

directs. En tant qu'ensemble de marchandises, c'est un ensemble de produits du travail, mais d'un travail *déjà* (nous verrons qu'il ne faut pas donner une signification trop temporelle au mot « déjà ») produit de façon privée, puis socialisé par un achat-vente *entre capitalistes*. Par conséquent, le terme C, en tant que partition du capital $A = C + V$, ne fait que *matérialiser l'exclusion* du producteur direct de la détention des moyens de production, compris comme exclusion de la division sociale du travail, exclusion qui n'est levée que par la vente de la force de travail au capitaliste.

Les classiques (Adam Smith, Ricardo), partant de l'évidence que ces moyens de production étaient eux-mêmes fruits du travail, ont cédé à la tentation de « dissoudre dans une régression à l'infini (selon l'expression d'Althusser) l'actualité des conditions matérielles requises, à un moment donné, par l'existence du procès de travail, dans l'actualité des travaux antérieurs », en décomposant C indéfiniment en la somme des valeurs antérieurement ajoutées, eux-mêmes décomposables en « V » et « PL », salaires et profits. Marx, des *Théories sur la plus-value* à la *Critique du programme de Gotha*, a longuement insisté sur l'oubli du rapport social (monopole de la propriété des moyens de production constitués en marchandises) que marquait cette dissolution.

Cet « oubli » peut cependant retrouver une certaine jeunesse dans l'analyse théorique de la reproduction (que nous entreprenons plus loin), vue sous l'angle du flux des valeurs d'usage. Car, en même temps que s'accomplit le travail *sur* les moyens de production, s'accomplit, en un autre point de la division du travail, le travail qui s'applique à les reproduire. D'autre part, cet oubli est conforté, dans la représentation empirique, par la pratique du leasing et des sociétés de service, dans laquelle se dissout l'apparence d'antériorité chronologique qui semblait fonder (du moins empiriquement) la spécificité du « travail mort » par rapport au « travail vivant ». Nous pouvons donc écrire avec plus de profondeur : *le capital constant est la partie du capital privé qui s'échange contre le produit de l'activité d'une autre unité de production privée* (et du même coup la valide socialement). Par opposition, le capital variable s'échange contre la capacité de produire un travail qui n'est encore ni créé ni validé.

Le concept de capital constant ayant ainsi été défini au niveau des rapports de production capitalistes déjà introduits, nous pouvons, sans risque d'erreur d'optique, introduire les autres déterminations, relatives au travail concret, aux valeurs d'usage.

L'échange concomitant du capital constant et du capital variable contre des produits du travail et des capacités de travail réunit, sous l'autorité du capitaliste, des éléments reproduits en d'autres points de la division sociale du travail, et il les organise selon la division manufacturière du travail. La quantité de valeurs d'usage (objets et moyens de travail) que manipule la force de travail ne dépend que de cette organisation, qui constitue l'état des forces productives dans la branche. Le

Le capital constant et le capital fixe

Si l'origine de la plus-value est intégralement le travail vivant, la propriété du travail mort (capital constant) est la condition sociale de l'extorsion du surtravail par les capitalistes. Les « choses » matérielles (machines, matières premières) qui en sont le support « technique » se voient ainsi imprimer une fonction sociale, et le fétichisme leur attribue cette capacité de faire rendre du surplus. A tel point que le travail accumulé sous forme de moyens de production se voit désigné tout simplement comme « capital » dans l'économie vulgaire ou néo-classique, même dans le cas des autres modes de production, même dans le cas où cette accumulation est immatérielle (« capital humain »).

Nous allons tâcher de démêler ce qui est « social » de ce qui est « technique », afin de préciser le rapport entre les deux. Etant bien entendu que la « technique », nous le verrons dans la section III, a elle-même un caractère social.

I. Capital constant, capital variable

Le capital constant comprend l'ensemble du capital engagé dans l'achat des objets et des moyens de travail. Du point de vue du rapport entre C et V, le capital constant est homogène : il constitue par essence ce que ne « doit » pas pouvoir racheter le revenu des producteurs

1. Nous pourrions préciser ultérieurement le sens que nous donnons au mot « doit » (analogue à celui que nous donnerons au mot « tend ») quand nous préciserons les notions de « tendance », de « dynamique » du mode, de « lois inmanentes », par opposition aux mots « régulation », « lois coercitives », etc. Disons tout de suite que le mode à une « tendance » à la reproduction, qui implique que le travailleur reste séparé de ses moyens de production, donc qu'il ne puisse les acheter avec son salaire.

procès de travail tel que le rapport de ces quantités, mesurées par leur valeur, constitue le rapport moyen de la branche, représentée, si les normes sont fixes, l'opération productive représentative de la branche. Ce processus existe réellement ou est seulement fictif ?

Et c'est par le travail vivant, en tant que travail concret, que s'accomplit l'addition de la valeur ajoutée à la valeur du capital constant, conservée, « resuscitée des morts », et transmise au produit. Ce qui nous rappelle que la valeur a bien pour substance le travail abstrait, mais abstrait pour franchir la seule barrière de la division sociale. C'est donc en tant qu'il est concret que le travail vivant conserve la valeur des moyens de production (ce qui implique — et c'est là que nous voulons en venir — que, si le processus de travail change, le capital constant ne conserve pas sa valeur), alors que c'est en tant qu'il est abstrait qu'il ajoute de la valeur. « Ce double effet ne peut évidemment résulter que du caractère double du travail ».

II. Capital fixe, capital circulant

Le caractère concret du travail (qui « conserve et transmet ») induit, sur l'ensemble du capital, dans son processus de valorisation, une autre distinction entre capital fixe et capital circulant. Le capital fixe est la part du capital qui achète des moyens de travail (bâtiments, machines). Le capital circulant achète d'une part les objets travaillés, ceux dont la transformation ou le déplacement constituent l'objet de l'activité productive ; d'autre part la force de travail nécessaire à les travailler. La dif-

3. Il y a là une difficulté : la norme n'est pas une moyenne constatée, mais l'imposition d'une moyenne. Si dans une branche ne règne qu'une technologie, elle est normalement compatible avec un certain flu, une distribution « en plus et en moins » de la productivité (et donc des valeurs individuelles) autour de l'opération productive représentative. Quand la norme évolue, c'est que la distribution se déforme, ou même qu'une révolution technique impose la reconstruction de la norme : ce que nous verrons dans la section III.

Mais il peut arriver que deux techniques n'ayant rien à voir soient en compétition ou en complémentarité au sein d'une même branche. Il faut alors distinguer, en suivant l'école développée à l'Université de Grenoble, « branche » et « industrie ». Exemple (cité par B. Billautot dans sa thèse) : la coexistence des industries hydraulique, thermique et nucléaire dans la branche productrice de l'électricité. Il faut évidemment des conditions particulières, avec interférence d'autres rapports sociaux que les rapports marchands, pour que des industries produisent durablement des marchandises à des valeurs individuelles très différentes (dans le cas cité, elles sont évidentes).

4. Là-dessus, Marx est très explicite (K., I, VIII, p. 154). Il semble donc entériner le fétichisme selon lequel la valeur (du capital constant) est une substance stockable. Nous étudierons les limites et la validité de ce point de vue.

5. Cette définition par articulation « processus de travail/procès de circulation » rend la définition du capital fixe assez fugace. Dans les *Grundrisse*, Marx part de l'adéquation simple (capital fixe = ce qui achète les moyens de production), puis

férence entre les deux n'est donc plus relative aux rapports salariaux, mais au processus de travail, traduit dans les termes de l'échange : à l'articulation du processus de travail et du temps de la circulation. Car l'expression « moyen de travail » (opposée à objet travaillé) ne doit pas faire illusion. Un échafaudage provisoire, démolé à la fin d'un chantier, sera « objet travaillé » pendant le chantier, une grue démontable sera moyen de travail. La seule question est de savoir si le travail vivant a fini de transmettre la valeur quand l'entrée des produits dans la circulation commence à la réaliser.

Quel est l'effet dans cette nouvelle distinction dans le procès de mise en valeur du capital ? Il ne porte pas sur la création même de plus-value, qui dépend entièrement du capital variable⁶. Il porte en revanche sur le rapport entre capital avancé et plus-value extraite, c'est-à-dire entre la grandeur initiale de la valeur en procès dont le capitaliste est propriétaire et la mesure de son accroissement dans le temps de la circulation (par exemple : un an).

Distinguons en effet dans le capital constant :

— K_f le capital fixe : il s'amortit économiquement en un temps t_f ; il transmet donc une valeur u au produit de l'unité de temps (l'année). On a : $K_f = u t_f$. (Par exemple : une machine de 50 000 F s'amortit de 10 000 F par an en 5 ans.)

— K_c le capital constant circulant. Sa valeur se transmet intégralement au produit. Soit t_c le temps de circulation total (celui qui mesure le cycle complet A-A' pour une marchandise). Soit d le capital constant circulant consommé dans l'unité de temps. On a $K_c = d t_c$. (Par exemple : les dépenses annuelles sont de 40 000 F en fournitures, mais, les marchandises ne restant que trois mois en stock, il suffit d'avoir 10 000 F d'avance.)

introduit des décalages. Il signale par exemple que les machines ou les immeubles sont du capital circulant pour celui qui les produit et les vend (t. I, p. 244).

Par ailleurs, les « objets travaillés » ne font pas toujours partie du capital. On peut même définir la notion de « service » par la non-propriété de l'objet travaillé. Cf. *Le Tribut foncier urbain*, (annexe sur les transports, op. cit.) et les travaux de M. NERET au Centre de recherche d'économie des transports (Université d'Aix-en-Provence).

6. « Assurément, le rapport de la plus-value non seulement avec la partie du capital d'où elle provient immédiatement, et dont elle représente le changement de valeur, mais encore avec le total du capital avancé, a une grande importance économique. Aussi traiterons-nous cette question avec tous les détails dans le troisième livre. [...] Mais, parce que dans toute manipulation chimique on emploie des cornues et d'autres vases, il ne s'ensuit pourtant pas que dans l'analyse on ne fasse abstraction de ces ustensiles. Dès que l'on examine la création de valeur et la modification de valeur purement en elles-mêmes, les moyens de production, ces représentants matériels du capital constant, ne fournissent que la matière dans laquelle la force fluide, créatrice de valeur, peut se figer » (K., I, IX, p. 165).

7. Nous revenons un peu plus loin sur le statut théorique de ce « temps ». Quant au fait que les divers éléments du capital fixe peuvent avoir différents temps de rotation, il n'a pas d'importance, car finalement t_f (et plus loin t_c et t_p) n'intervient que par leur barycentre. On peut donc découper le capital en autant de fractions qu'il le faudra.

— Soit enfin : K_v , le capital variable avancé, et v la dépense par unité de temps.

On a : $K_v = v t_c$ (même raisonnement).

La valeur du produit de la branche dans l'unité de temps est :

$$VP = u + d + v + pl,$$

la valeur ajoutée étant :

$$VA = v + pl.$$

Toutes ces quantités déterminent des flux de travail abstrait, circulant à travers la division sociale du travail et matérialisant son allocation entre les branches (il est facile ici de raisonner en termes de matrice industrielle).

Distinguer, à propos de la mise en valeur, capital fixe et capital circulant, c'est souligner que le raisonnement en termes de flux fait l'im-passe sur la réalité du procès de production capitaliste : un procès de mise en valeur du capital qui se greffe sur un procès de travail. Or le capitaliste n'a pas besoin, pour exploiter le travail vivant et en tirer la plus-value pl , de u , de v et de d , il a besoin, dans le procès de travail, des stocks K_f , K_v et K_c , ou plus exactement des marchandises achetées par K_f , K_v et K_c . Ce qui lui importe, c'est le rapport du flux de la plus-value à ce stock, ainsi que d'autres rapports de ce genre, intégrant le reflux de son capital fixe sous forme d'argent (avec lequel il peut racheter des machines plus modernes... ou changer de branche) : ce qu'on appelle le « cash-flow ».

Le lien entre toutes ces grandeurs, mesurées en valeur, est donc doublement déterminé :

— dans le procès de travail⁸ relatif à la branche, par les coefficients quantitatifs (coefficients techniques et temps de rotation) qui relient les valeurs d'usages, « objets », « moyens » et « forces de travail » ; donc en particulier par la « fixité » ;

— par le temps de travail socialement nécessaire à leur reproduction par les autres branches.

J'indique en encadré la définition et le calcul de quelques-uns de ces « ratios » importants ; l'utilité ne pourra en être justifiée que dans la seconde partie.

8. En réalité, le temps de rotation dépend aussi du temps de circulation, puisqu'il mesure le temps de retransformation du capital en A' . On admet ici que ce temps est lui-même « normé », qu'il ne dépend que de l'organisation des marchés. Quand nous étudierons le « cycle des affaires » et l'effet du temps de réalisation sur le taux de profit, il ne pourra plus en être ainsi.

FIXITÉ DU CAPITAL ET FLUX DES VALEURS

Les « ratios » que nous allons définir portent sur des valeurs, ils sont difficilement transposables avec leurs homologues dans la comptabilité d'entreprise (qui sont mesurés en prix). C'est pourquoi je les appelle *internes*, c'est-à-dire tels qu'ils sont déterminés par les normes de production, indépendamment des mécanismes de répartition (péréquation du taux de profit, etc.). J'appellerai :

taux de surplus interne le rapport :

$$\sigma = \frac{pl}{c + v} \quad (\text{flux/flux : il est indépendant de l'unité de temps, comme } e)$$

taux de rendement interne le rapport

$$\rho = \frac{pl}{K_f + K_c + K_v} \quad (\text{flux/stock : il est relatif à l'unité de temps, en général l'année})$$

taux de libération interne le rapport :

$$\gamma = \frac{u + pl}{K_f + K_c + K_v} \quad (\text{flux/stock}).$$

Toutes ces grandeurs verront leur pertinence justifiée ultérieurement. Si nous appelons :

$$q = \frac{c}{v} \quad \text{la composition-valeur du capital consommé}$$

$$t = \frac{ut_f + dt_c + vt_e}{u + d + v} \quad \text{le temps de rotation pondéré du capital (barycentre des temps de rotation),}$$

on peut calculer :

$$\sigma = \frac{e}{q + 1}, \quad \rho = \frac{e}{t(q + 1)}, \quad \gamma = \rho + \frac{(u/c) \cdot q}{t(q + 1)}.$$

On constate que la « fixité » (mesurée par t) est, toutes choses égales par ailleurs, inversement proportionnelle à ρ et γ , et que γ croît de plus avec le rapport u/c .

Nous verrons qu'il peut y avoir intérêt à rapporter le capital constant à la valeur ajoutée (comme le capital variable). Soit :

$$k = \frac{c}{v + pl} \quad \text{la composition-valeur du capital-marchandise.}$$

$$\text{On a alors : } \rho = \frac{\varepsilon}{t(k + 1 - \varepsilon)} \quad (\text{rappel : } \varepsilon = \frac{PL}{V + PL}).$$

III. A propos des « temps » : travail, circulation et révolutionnarisation

Nous devons nous arrêter pour mettre un peu d'ordre dans notre notion du temps. Nous avons parlé du temps de travail socialement nécessaire et du temps de la circulation. Le premier, qui se mesurait en heures ou en jours, mesurait la substance de la valeur. Le second, que nous avons mesuré en fractions d'année, repérait le déplacement des valeurs en procès, les métamorphoses du capital : $A \rightarrow P \dots M \rightarrow A'$. Peut-on confondre le premier avec un épisode du second ? Certes pas. Dans le temps de rotation du capital de A en A' s'intercalaient effectivement plusieurs épisodes : le temps de la production (P ... M), le temps de la réalisation ($M \rightarrow A'$). Mais le temps de la production n'est pas le temps de travail, il n'est pas de la même étoffe. Trois compagnons ou trente mille O. S. ont pu donner leurs temps de travail abstrait pendant le même temps de production ; encore ont-ils pu travailler jour et nuit, ou seulement huit heures par jour : dans le même temps (t) ils n'ont donc pas « ressuscité des morts et transmis » la même quantité de valeur du capital constant.

C'est que le temps n'est pas une donnée empirique, un contenant dans lequel viennent se dérouler les événements. Chaque processus, chaque rapport social, ayant une dimension matérielle, a une dimension spatiale et une dimension temporelle. Mais il s'agit d'une temporalité (et d'une spatialité) qui lui est propre. Les temporalités se combattent ou se combinent concrètement, comme se combattent et se combinent les rapports sociaux qui constituent la formation sociale. Le temps du capitalisme a dû se battre pour imposer sa temporalité complexe (temps des horloges pointeuses plus temps du calendrier commercial, idéologiquement unifié et repéré par le temps de la mécanique céleste et des horloges), face au temps du féodalisme (celui des rythmes solaires et des saisons, unifié idéologiquement et repéré par le temps de la liturgie catholique). Toutes les temporalités ont beau être couchées sur le lit de Procuste d'une temporalité « objective » particulière (aujourd'hui : celle de la mécanique), l'inégalité de leur temps demeure, pas seulement dans la tête de ceux qui s'y débattaient, mais elle s'impose dans l'analyse théorique de leur combinaison¹⁰.

9. Cf. K., II, IV, p. 144 ; *Grundrisse*, t. II, p. 239.

10. Le mérite du démantèlement de la conception linéaire du « temps homogène où se déroulent les événements » revient à L. Althusser (« Esquisse du concept de temps historique », *L. L. C.*, I, p. 116 et s. Pour une transposition à l'espace géographique, voir *Le Capital et son espace*, chap. 1).

Pour une analyse de la mise en place d'une temporalité complexe à la place d'une autre, voir J. Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Gallimard, 1978.

Pour saisir ce qu'est le temps subjectif du travail exploité, lire R. LINHART, *L'Établi*, op. cit.

Car il ne faut pas s'en tenir à l'analyse : l'essentiel est de reconstruire le temps concret. Pour nous en tenir au temps de travail abstrait et au temps de la circulation, on peut le faire de deux façons, en rabattant l'un sur l'autre.

On peut d'abord considérer t (le temps de la circulation) comme un opérateur logique sur l'espace instantané de la valeur : il répartit le travail social engagé dans les moyens de production entre les marchandises produites. S'il n'y a pas de capital fixe ($t = 1$), cela signifie par exemple que, pendant que de la valeur est ajoutée en quantité $V + PL$ dans une branche, de la valeur en quantité C doit être dépensée dans une autre branche pour reproduire au même niveau les moyens de production. Si $t = 2$, il faut toujours produire C, mais cela se matérialise dans la moitié de la valeur (à l'état neuf) des moyens de production qui fonctionnent dans la première branche.

Si on prend maintenant le point de vue des valeurs en procès, l'espace des valeurs, aux temps repérés t, permet de mesurer la variation de grandeur des valeurs en procès, en termes de flux ou de stocks (c'est ce qui est fait dans le paragraphe précédent).

Or, dans la section I, nous avons déjà évoqué un troisième temps, que nous étudierons pour lui-même à la section III : c'est le temps du développement de la contradiction entre reproduction et transformation des normes de production et d'échange. C'est-à-dire le temps θ de la révolutionnarisation des valeurs u, d, v, et par contrecoup du temps t (en ce qu'il n'est qu'un opérateur de l'espace des valeurs).

Si on met l'accent sur le premier aspect (baisse de u, d, v, à t constant) on parlera plutôt de dévalorisation ; si on met l'accent sur le second (baisse de t) on parlera plutôt d'obsolescence. Ce qui importe, c'est qu'il s'agit toujours de la substitution de nouvelles normes instantanées de production et d'échange à celles qui guidaient la valorisation du capital de la branche. Dans tous les cas, la valeur du capital déjà engagée n'est pas entièrement transférée au produit : on parlera en terme général de dévalorisation.

Car, rappelons-le, la valeur d'une marchandise est déterminée par des conditions sociales instantanées (dans le temps θ) de production.

« Si le temps de travail social qu'exige la production d'un article subit des variations, alors la marchandise ancienne, qui ne compte jamais que comme échantillon de son espèce, s'en ressent immédiatement, parce que sa valeur est toujours mesurée par le travail socialement nécessaire, ce qui veut dire par le travail nécessaire dans les conditions actuelles de la société.

Comme la valeur des matières, la valeur des instruments de travail déjà employés dans la production, machines, constructions, etc., peut changer, et par cela même la portion de valeur qu'ils transmettent au produit¹¹. »

11. K., I, VIII, p. 161.

Marx évoque ici la dévalorisation au sens propre : quand « le changement de valeur prend naissance en dehors du procès de production où la machine fonctionne comme instrument ».

Mais le concept de dévalorisation-obsolescence est en fait plus large, puisqu'il intègre aussi bien la transformation de la norme de production interne à la branche, l'introduction de machines plus perfectionnées venant modifier l'opération productive représentative et déclasser certains équipements. Ici, la transformation de la norme provoque un abaissement « imprévu » du temps de rotation t_i du capital fixe, tel que le produit de ce temps par la « valeur transmise » annuelle (u) n'égale plus la valeur originelle de ces équipements (K_i).

« Les constants perfectionnements ôtent de leur valeur d'usage relative, et partant de leur valeur aussi, aux machines existantes, aux installations des fabriques, etc. Ce procès exerce une action violente surtout dans la première époque d'un outillage nouvellement introduit, avant qu'il ait acquis un certain degré de maturité et lorsque par conséquent il est constamment dépassé et périmé avant d'avoir eu le temps de reproduire sa valeur ».

Il faut bien comprendre que ce « temps de reproduire sa valeur » ne désigne pas la durée de vie physique du capital fixe mais le temps « logique » normal (et, en fait, dans la comptabilité analytique de l'entreprise, normatif) d'imputation de la valeur du capital fixe à la valeur des produits¹².

La tentative d'aligner (dans le temps « concret » du calendrier) le temps « normal » de l'imputation et le temps réel de la dévalorisation est un des problèmes essentiels du capitalisme¹³. Nous verrons que ce n'est pas toujours possible, et que c'est là l'une des causes de l'inflation (dans le cas de la « régulation monopoliste » qui offre une certaine réponse à la non-résolution de la contradiction).

Mais nous pouvons tout de suite indiquer une solution d'une grande généralité : il suffit d'abaisser au maximum le temps de circulation du capital fixe. Comment faire ? Marx indiquait déjà la réponse

12. K., III, VI, p. 131. Nous verrons que cette situation d'« immaturité » (qui se traduit par le fait que la dévalorisation devient sensible à l'échelle d'un cycle de rotation, qu'on ne peut plus distinguer un « temps court », pour la circulation, et un « temps long », pour la révolutionnarisation) deviendra la règle dans le mode intensif d'accumulation du capital.

13. Voir sur ce point A. G. MAGALINE, *Lutte de classe et Dévalorisation du capital*, Maspéro, 1975, p. 95-97.

14. Plus précisément du mode intensif d'accumulation du capital. Mais rares sont les théoriciens qui aient réussi ou même cherché à intégrer ce fait, qui est la vie quotidienne du capitalisme industriel. Les apologistes ont au contraire cherché à maintenir leur théorie de l'« équilibre » néo-classique tout en l'aménageant. Citons cependant le livre important de J. DESROUSSEAUX, *L'Évolution économique et le Comportement industriel*, Dunod, 1965, dans lequel (selon les mots de la préface de J. Ullmo) : « C'est le changement qui est la norme. [...] Il n'est plus traité en intrus, mais en donnée fondamentale. L'usine construite demain sera meilleure que celle qui est en service depuis hier : le calcul et l'action doivent en tenir compte aujourd'hui même. »

dans la pratique courante des capitalistes de son temps : puisque c'est le travail concret qui « transmet » la valeur, il suffit de « faire tenir » le plus de travail concret dans le même temps de circulation (pour abaisser t_i) et dans le même temps de « révolutionnarisation ». Les capitalistes obtiennent ce résultat soit en augmentant la journée de travail¹⁵, soit en organisant l'utilisation de la machine par équipes successives¹⁶.

Comme on le voit, les trois « temps », qui scandent les rapports fondamentaux du mode de production capitaliste, entretiennent entre eux de multiples rapports d'articulation. Nous touchons ainsi, au cœur du présent ouvrage, au thème qui reviendra en permanence à partir de la section III : l'articulation du temps de la circulation (qui repère le procès de mise en valeur du capital) et du temps de la révolutionnarisation des forces productives (qui détermine la variation du temps de travail socialement nécessaire).

Nous avons souligné simplement ici les difficultés particulières induites par cette articulation dans la mesure du capital constant, plus particulièrement du capital fixe, et dans les divers ratios dérivés de cette mesure. Car, si le capital circulant s'échange contre équivalent général selon la norme instantanée en vigueur au moment de l'échange, le capital fixe, lui, s'est déjà échangé en fonction d'une norme *révélée* alors qu'il se valorise en fonction d'une *nouvelle* norme. Comment alors le mesurer ? Que mettre au dénominateur des « ratios » qui commandent le taux de profit ?

Problème théorique¹⁷ qui renvoie à un problème bien réel, celui de la contradiction déjà abordée dans la première section, entre reproduction et transformation des normes, contradiction qui fonde « la beauté de la forme prix ». Elle se présente maintenant redoublée dans

15. C'est la solution qu'évoque Marx : « La machine est sujette à ce qu'on pourrait appeler son usure morale. Elle perd de sa valeur d'échange à mesure que des machines de la même construction sont reproduites à meilleur marché, ou à mesure que des machines perfectionnées viennent lui faire concurrence. [...] Le danger de son usure morale est d'autant moindre que la période où sa valeur totale se reproduit est plus courte, et cette période est d'autant plus courte que la journée de travail est plus longue » (K., I, XV, p. 292).

16. De toute façon, cette pratique a aussi pour but d'augmenter le taux de profit (taux de rendement interne annuel, au stade où nous en sommes) par réduction du temps de circulation du capital fixe, ou, ce qui revient au même, de la valeur du capital fixe avancé.

Selon la thèse de B. Billaudot, la part des ouvriers en France travaillant par équipes successives (3×8) est passée de 14,3 % en 1957 à 31,3 % en 1974 (de 28 à 77 % dans la production des métaux).

17. Le problème vient de ce que la norme est définie en un point, en un instant de la révolutionnarisation des forces productives, mais vaut comme norme dans le voisinage de ce point : le système des valeurs instantanées fonctionne comme *carte* de la division du travail. Cette carte se déforme, à peu près continûment, d'instant en instant ; mais, dans le voisinage d'un point, on fait comme si la carte restait valable. Il faudrait disposer d'un « atlas » avec de bons raccords. On reconnaît là au moins le vocabulaire de la géométrie différentielle. Dans ce livre, nous ne dépasserons pas l'usage métaphorique de celle-ci (alors que nous utilisons de façon plus fondée l'algèbre linéaire).

la dimension proprement capitaliste de l'économie marchande : c'est le problème de la réallocation, à travers la forme prix, du produit de l'exploitation capitaliste (qui forme un tout) entre les différents capitaux autonomes. Ce problème sera abordé dans la seconde partie, mais il faut d'abord établir, pour conclure cette section, comment s'alloue et réalloue le travail social lui-même (comme activité et comme produit) dans la *reproduction* de la structure économique capitaliste.

8

La reproduction sociale : première approche du problème de la régulation

« Quelle que soit la forme sociale que le procès de production revête, il doit être continu ou, ce qui revient au même, repasser périodiquement par les mêmes phases. Une société ne peut cesser de produire non plus que de consommer. Considéré non sous son aspect isolé, mais dans le cours de sa rénovation incessante, tout procès de production social est donc en même temps procès de reproduction.

Les conditions de la production sont aussi celles de la reproduction. Une société ne peut reproduire, c'est-à-dire produire d'une manière continue, sans retransformer continuellement une partie de ses produits en moyens de production, en éléments de nouveaux produits. Toutes circonstances restant les mêmes, elle ne peut maintenir sa richesse sur le même pied qu'en remplaçant les moyens de travail, les matières premières, les matières auxiliaires, en un mot les moyens de production consommés dans le cours d'une année par exemple, par une quantité égale d'autres articles de la même espèce. Cette partie du produit annuel, qu'il faut en détacher régulièrement pour l'incorporer toujours de nouveau au procès de production, appartient donc à la production. Destinée dès son origine à la consommation productive, elle consiste pour la plupart en choses que leur mode d'existence même rend inaptes à servir de moyens de jouissance.

Si la production possède la forme capitaliste, il en sera de même de la reproduction. Là le procès de travail sert de moyen pour créer de la plus-value ; ici il sert de moyen pour reproduire ou perpétuer comme capital, c'est-à-dire comme valeur rendant de la valeur, la valeur une fois avancée. »

Ainsi s'ouvre le chapitre XXIII, « La reproduction simple », du *Capital*. C'est le mérite des épistémologues et économistes, althusseriens et postalthusseriens, et notamment d'E. Balibar¹, d'avoir souligné l'importance du concept de reproduction.

La *reproduction* désigne la permanence des rapports sociaux par-delà le mouvement apparent des pratiques et des produits régis par ces rapports, et à travers ce mouvement. Par une sorte d'effet stroboscopique :

« Le processus de production, périodiquement recommencé, passera toujours par les mêmes phases dans un temps donné. Néanmoins, cette répétition ou continuité lui imprime certains [...] caractères nouveaux ou, pour mieux dire, fait disparaître les caractères apparents qu'il présentait sous son aspect d'acte isolé². »

Quels caractères apparents ? Ceux justement qui faisaient apparaître la production sociale comme une juxtaposition de procès temporels, avec des « matières premières » et des « produits finis ».

Du point de vue de l'ensemble, ces « matières » et ces « produits » sont des productions « juxtaposées », en différents points de la division du travail. C'est d'ailleurs cela qui permet de mesurer le capital constant et le capital variable dans le même espace des valeurs instantanées. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre. Pour commencer, nous allons nous intéresser au seul capital variable, de façon à comprendre la reproduction du rapport social que nous étudions dans cette section : la séparation du producteur et des moyens de production.

Dans ce cas, l'apparence qui disparaît, c'est que le capitaliste avance le capital variable. En réalité, c'est sur l'ensemble de la production sociale des travailleurs qu'est prélevée une part qui sert à les reproduire.

« De là la formule des économistes qui représente le salaire comme portion du produit achevé. En effet, des marchandises que le travailleur reproduit constamment, une partie lui fait retour constamment sous forme de salaire. Cette quote-part, il est vrai, lui est payée en argent, mais l'argent n'est que la figure-valeur des marchandises. »

Il semble donc que, sur le point de la reproduction, Marx approuve ce qu'il réproverait quand il nous interdisait de présenter le salaire comme part du produit réalisé (et, en plus, sous forme d'un « panier » déterminé) ! Il faut réfléchir à ce paradoxe, car les « postalthusseriens » comme P.-P. Rey³ en sont justement venus à hypostasier la reproduction

1. L. L. C., II, p. 167 et s. Pour une critique de l'« hypostase de la reproduction » chez Balibar, voir A. Lipietz et M. Rouilleau, *Sur les concepts prospectifs du matérialisme historique*, D. E. S. sciences économiques, Paris I, 1972.

2. K., I, XXIII, p. 410.

3. « Sur l'articulation des modes de production », in *Les Alliances de classes*, Maspero, 1973. Voir une critique de ce point dans ma postface à *Le Tribut foncier urbain*. Beaucoup d'erreurs de Rey étaient en fait déjà chez Balibar : « La sphère de la circulation disparaît en tant que sphère puisque tous les échanges sont

sociale au-dessus du cycle de production capitaliste, allant jusqu'à nier le rôle du salaire et l'autonomie de la consommation privée des travailleurs. Nous allons tâcher de bien situer les choses, en deux temps.

I. Éloge de la reproduction

Examinons le cycle de mise en valeur du capital, et admettons que le capitaliste, à l'issue du cycle, « engrange » la plus-value et rengage le capital. Repérons, aux différents moments du cycle, ce dont disposent les producteurs directs et le capitaliste, les « formes naturelles » successives qu'empruntent leurs deux « valeurs en procès » : caractéristiques, dans leurs métamorphoses.

	A	→	P	$\left\{ \begin{matrix} c \\ v \end{matrix} \right.$	M	→	A'	$\left\{ \begin{matrix} A \\ pl \end{matrix} \right.$
Capitaliste	Capital-argent		Conditions de la production			Produits argent		Argent		Capital-argent
Prolétaire	Capacité de travail		Argent V			Biens de subsistance		Capacité de travail		
	F	→	V			M	→	M	F

L'effet stroboscopique est clair : le capitaliste se retrouve capable d'acheter les moyens de production, et le prolétaire n'a que sa force de travail (reproduite) à revendre pour survivre. Cela suppose que l'argent V dont il dispose, un temps de cycle, ne lui permette pas d'acheter autre chose que les moyens de sa reproduction familiale.

« En retirant sans cesse au travail son produit et le portant au pôle opposé, le capital, ce procès empêche ses instruments conscients de lui échapper. La consommation individuelle, qui les soulient et les reproduit, détruit en même temps leurs subsistances, et les force ainsi à réparer constamment sur le marché. Une chaîne retenait l'esclave romain ; ce sont des fils invisibles qui rivent le salarié à son propriétaire. Seulement, ce propriétaire, ce n'est pas le capitaliste individuel, mais la classe capitaliste⁵. »

prédéterminés dans la division des secteurs de la production et dans la nature matérielle de la circulation » (L. L. C., II, p. 168).

4. La force de travail, marchandise que vend le prolétaire, est le point de départ d'une ribambelle, d'une valeur en procès qui se conserve tout juste. Elle connaît, comme la valeur-capital, une métamorphose sans changement de propriétaire : celle qui transforme le « panier de la ménagère » en capacité de travail.

5. K., I, XXIII, p. 414. Ce fait est parfaitement compris par les ouvriers, qui savent bien quel besoin les pousse, chaque matin, à reprendre le chemin du bagne de l'usine (sur ce point, la situation des « établis » reste irréductiblement différente).

Nous verrons que ce rapport se consolidera quand la généralisation du *salairé indirect* et de la consommation à crédit permettra que soit engagée la forme matérielle de la consommation *avant* le paiement du salaire, et que la reproduction soit assurée en dehors même du salaire versé par un capitaliste particulier. Cette évolution ne fera que souligner la pertinence de l'analyse en termes de reproduction — tout en rigidifiant cette reproduction, cela non sans inconvénients.

D'ores et déjà, ce *double moulinet* assure la permanence du rapport salarial, de la deuxième coordonnée du mode de production capitaliste :

« Le procès de production capitaliste reproduit donc de lui-même la séparation entre travailleur et conditions du travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre, et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir. Ce n'est plus le hasard qui les place en face l'un de l'autre sur le marché comme vendeur et acheteur. C'est le double moulinet du procès lui-même qui rejette toujours le premier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme son produit toujours en moyen d'achat pour le second. Le travailleur appartient en fait à la classe capitaliste, avant de se vendre à un capitaliste individuel. Sa servitude économique est moyennée et en même temps dissimulée par le renouvellement périodique de cet acte de vente, par la fiction du libre contrat, par le changement des maîtres individuels et par les oscillations des prix de marché du travail. »

II. Misère de la reproduction

En rester là (surtout quand on s'attache davantage à ce que le double moulinet « dissimule », plutôt qu'à la façon dont il le « moyenne ») risquerait cependant de fixer la pensée en une sorte de « fétichisme de la non-marchandise » dont les exemples les plus frappants sont les textes cités de E. Balibar et de P.-P. Rey. La conséquence la plus grave en est de situer l'exploitation dans la circulation, plus exactement dans une sorte de « répartition ex post ». Prenons l'exemple du texte de P.-P. Rey :

La circulation y est conçue comme une simple phase régulière de la production, la vente des marchandises comme un échange entre capitalistes gérant des centres de transformation de la nature différents, et finalement l'échange marchand comme une pure illusion, entre autres l'échange de la force de travail contre le salaire.

Comment en vient-il là ? En s'en tenant à la reproduction, en oubliant la production. Or, *s'en tenir à la reproduction, c'est appréhender le produit en tant qu'il est devenu social*, et oublier qu'il est le fruit d'une

6. E. BALIBAR rejette explicitement cette position, en rappelant que le travail est arraché dans la production (*Cinq études...*, op. cit., p. 62). D'une certaine façon, Balibar est à Rey ce que Morishima est à Sraffa.

production qui, elle, est *privée*. C'est donc *supposer résolu le problème même* qui est la base de l'économie marchande, de la monnaie et du salaire.

C'est donc oublier la raison même qui donne à la circulation le rôle dominant dans la reproduction du rapport d'exploitation capitaliste : l'ouvrier a besoin des « écus » du capitaliste pour que son travail soit reconnu social.

Dès lors, une série de glissements successifs amène Rey de l'idée (juste) que la circulation a un rôle dominant dans la reproduction du rapport d'exploitation à l'idée (fausse) qu'elle a le rôle déterminant, qu'elle est le lieu de l'exploitation.

L'idée juste (les « fils invisibles ») devient d'abord (p. 109) : « Une fois mise en évidence cette unité du procès de production et du procès de circulation, la différence entre l'entretien des machines et l'entretien de la machine ouvrière s'estompe⁷. La vente de la force de travail, au prix même que coûte son entretien, apparaît comme un échange non pas entre l'ouvrier et le capitaliste mais entre les capitalistes qui fournissent des biens de consommation à l'ouvrier et celui qui achète sa force de travail. Dans cet échange, l'ouvrier ne joue pas un véritable rôle d'intermédiaire, mais, par sa consommation, il permet simplement à la nature de faire un de ces multiples « dons gratuits » qu'elle fait constamment au capitaliste, ce don gratuit étant le plus important de tous, celui grâce auquel se reproduit la machine à fabriquer de la valeur⁸. [...] »

La circulation apparaît telle qu'elle est (au sein du mode de production capitaliste), c'est-à-dire échange de marchandises entre les capitalistes eux-mêmes et eux seuls.

Il suffit donc qu'une classe possède collectivement l'ensemble des produits circulant comme marchandises et que l'autre classe n'en obtienne que ce qu'il lui faut de produits pour être elle-même vendable. La propriété bourgeoise des moyens de production (qu'elle prenne la forme de la propriété privée ou une forme plus collective) exprime cet état de fait et en garantit la permanence. »

On voit immédiatement tous les graves défauts qui surgissent d'une telle conception.

7. Rey s'appuie sur un paragraphe fameux de ce chapitre : « C'est la production et la reproduction de l'instrument le plus indispensable au capitaliste, le travailleur lui-même. La consommation individuelle de l'ouvrier, qu'elle ait lieu au-dedans ou au-dehors de l'atelier, forme donc un élément de la reproduction du capital, de même que le nettoyage des machines, qu'il ait lieu pendant le procès de travail ou dans les intervalles d'interruption. »

Il est vrai que le travailleur fait sa consommation individuelle pour sa propre satisfaction et non pour celle du capitaliste. Mais les bêtes de somme aussi aiment à manger, et qui a jamais prétendu que leur alimentation en soit moins l'affaire du fermier ? » (P. 414.)

On retrouve ici exactement le point de vue de P. Sraffa exposé à la fin du chapitre 6.

8. C'est exactement le point de vue de tous les néo-ricardiens et marxistes algébriques. L'« échange entre capitalistes » est formalisé par l'intégration de la consommation ouvrière dans la matrice socio-technique.

— L'exploitation semble se réaliser, dans la circulation, à travers la seule manipulation du système des prix. Tous les possédants (usurier, escroc, propriétaire foncier, industriel) sont ramenés au même niveau, la « propriété de moyens de production » n'est plus que l'« expression » et la « garantie » de la propriété mercantile. Spontanément, la nature fait le « don gratuit » du surproduit, l'établissement d'un système des prix règle la répartition ; et c'est par là que se réalise l'exploitation : « Dans le procès de production capitaliste, dès lors qu'on ne considère plus un acte de production isolé mais la production sociale, le procès de circulation apparaît comme simple phase ; mais c'est au cours de cette simple phase que se réalise l'extorsion de la plus-value, c'est-à-dire le rapport de production déterminant du mode de production » (Rey, p. 113).

— Or l'exploitation ne se réalise que par l'extorsion du surtravail dans la production. C'est là que se règlent l'intensité et la durée du travail, deux des termes du contrat salarial. Quant au troisième, le prix de la force de travail, il est vrai qu'il est déterminé dans la société, à la fois par l'établissement de la norme (historique) de consommation ouvrière, et par l'interférence d'autres rapports sociaux qui viennent brouiller le rapport entre valeur et prix. Mais la possibilité de dégager un surtravail reste elle-même déterminée par la productivité du travail.

— Enfin — et c'est l'essentiel en ce qui concerne notre sujet — une vision aussi unilatérale de la reproduction aboutit à une méconnaissance totale du problème clé de l'économie politique : celui de la *régulation*, puisque justement elle appréhende le travail (et le surtravail) comme déjà social, elle oublie qu'il se présente comme somme de travaux *privés*. Certes, cela ne change rien à l'existence du rapport global d'exploitation, aux *filles invisibles* qui lient l'ensemble du prolétariat à l'ensemble de la bourgeoisie, comme la chaîne reliait l'esclave romain à son maître.

Mais cette différence entre la « chaîne » et les « fils invisibles » constitue la spécificité même d'un rapport d'exploitation fondé sur une économie marchande, y induisant la distinction, évoquée au chapitre 2, entre *division sociale* et *division manufacturière* du travail⁹.

Dès lors, le *double moulinet* social se décompose en myriades de « double sauts périlleux » privés, entre deux phases de la production où

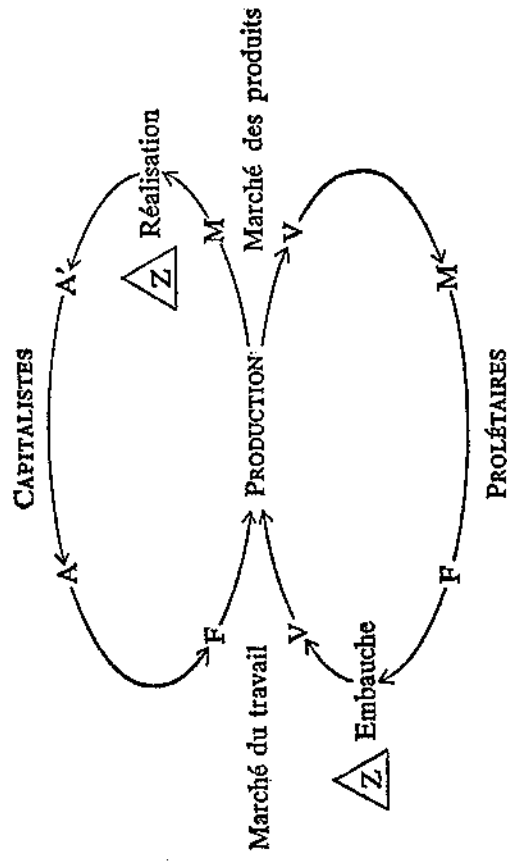
9. C'est toujours le fond de la position des néo-ricardiens et marxistes algébriques, qui divergent simplement sur la possibilité, pour les prolétaires, d'arracher quelque chose en sus du « picotin ».

10. C'est pourquoi il ne faut jamais citer Marx à tort et à travers. Marx expose un rapport après l'autre, un aspect de la reproduction après l'autre : rien n'est plus facile que de lui faire tenir des propos unilatéraux en tirant une phrase de son contexte. Ainsi, dans le même chapitre (p. 413), on lit : « Les faits changent d'aspect si l'on envisage non le capitaliste et l'ouvrier individuels, mais la classe capitaliste et la classe ouvrière, non des actes de production isolés, mais la production capitaliste dans l'ensemble, de sa rénovation continue et dans sa portée sociale » (K... I, XXIII, p. 413).

Mais, justement, les faits ont les *deux* aspects, les actes de production sont à la fois *privés* (isolés) et *sociaux*.

s'impose la rigidité des rapports proportionnels *techniquement déterminés* : la loi de la valeur alterne avec la « loi de fer de la proportionnalité » (pour reprendre les termes de Marx analysés dans notre chapitre 2).

C'est ce que j'ai cherché à représenter dans le petit graphique suivant, où le point de vue « procès » (métamorphoses des valeurs) est combiné avec le point de vue « reproduction du rapport ». Comme dans une épure, les deux demi-plans, supérieur et inférieur, indiquent la projection de la reproduction d'un même rapport sur la forme des procès concernant le capitaliste d'une part (en haut), le prolétaire (en bas). Ces procès se croisent en réalité non seulement dans la production (selon la « loi de fer »), mais sur le marché (selon la loi de la valeur). J'indique par un signe Z les métamorphoses périlleuses.



III. Esquisse d'une périodisation de la régulation

Dans ce double saut périlleux, les « périls » sont antisymétriquement répartis :

- péril de la non-réalisation des marchandises produites ;
- péril du chômage, de la non-vente de la force de travail reproduite.

Il résulte de ce que nous avons noté au chapitre 3, sur la polarité de l'échange marchandise-argent, qu'il n'existe pas de péril dans les deux autres demi-boucles : une fois le salaire perçu, il est possible d'acheter les biens de subsistance ; une fois la marchandise réalisée, il

est possible avec le chiffre d'affaires d'acheter les éléments du capital productif. C'est l'échangeabilité immédiate qui caractérise la forme argent de la valeur.

En principe, si les normes de production et d'échange sont stables, il n'existe pas de péril du tout : la division du travail, dans la production, entre les branches, détermine, par la loi de la valeur, les flux de la circulation (c'est la source des illusions de Balibar et Rey). Or, justement, l'instabilité vient de la production : c'est la déformation permanente des normes de production (analysée dans la prochaine section), qui doit être régulée, à travers la loi de la valeur (et à travers ses crises), par le biais des flux d'échanges, dans la circulation. Parler de reproduction, c'est parler de la régulation « régulée ». Qu'en est-il de la régulation « régulante » ?

La contradiction de l'économie marchande est réelle, incontournable. Dans la forme la plus pure, elle ne peut se résoudre que d'une seule manière : les « sauts périlleux » échouent ou n'échouent pas. L'« ellipse » dont Marx parle, « le mouvement dans lequel la contradiction peut se mouvoir », est déterminée par le tâtonnement de l'initiative privée perpétuellement en recherche du système des valeurs instantanées, du prix, de la qualité, du type de produit qui se vendra, et, du côté du prolétaire, de la ville, de la branche, du type de qualification dans lequel on l'embauchera.

Mais supposons que le développement du capitalisme fasse surgir des appareils, des formes structurelles¹² telles que :

- le produit soit pour ainsi dire validé avant que d'être vendu, sa valeur (capital engagé accru de la plus-value) reflue vers le capital de manière quasi garantie ;
- le prolétariat dispose a priori (« avant de s'être vendu à un capitaliste individuel ») du revenu permettant sa reproduction.

Observons d'abord que ce « progrès » ne viole en rien le principe de la reproduction capitaliste : il semble au contraire réaliser son essence (telle qu'elle est figurée par le schéma idéal de la reproduction).

Observons ensuite qu'il s'agit bien d'un « progrès », et d'un progrès global, dont les deux aspects sont liés. Comme nous le montrerons dans le chapitre suivant, la réalisation des biens de subsistance est la condition sociale de la demande des biens de production : valider socialement l'existence des producteurs équivaut largement à valider socialement la production capitaliste¹³. Les formes structurelles qui permettraient une

11. Pour plagier Spinoza, auteur si prisé des athlusiens.

12. Nous reviendrons sur ce concept avancé par M. AGUETTA dans *Régulation et Crise du capitalisme*. Si on appelle forme sociale un mode d'expression et de résolution d'un rapport social (exemple : la forme valeur), on appellera forme structurelle un « mode de cohésion de formes sociales issues du développement d'un même rapport social fondamental » (p. 163).

13. En fait, à 70 % environ, ce qui représente la part de la consommation des salariés dans le produit marchand. Le reste de la validation est le fait des investissements, de la consommation improductive, des exportations.

telle prévalidation seraient hautement adéquates à un mode d'accumulation capitaliste basé sur une extension de la sphère des biens de consommation, elle-même liée à un approfondissement du caractère proprement capitaliste de leur production (utilisation de plus en plus intense des biens de production) : ce que nous appellerons accumulation intensive.

Nous voyons donc se dessiner deux variantes de la régulation capitaliste¹⁴ selon une périodisation intimement liée au développement des forces productives :

— une première forme, que l'on peut appeler *concurrentielle*, de validation au coup par coup de chaque production-reproduction privée, à l'intérieur de la division sociale du travail formée de façon radicalement exogène aux unités économiques ;

— une seconde forme, que l'on peut caractériser comme *monopoliste*, tendant à réaliser, dans l'espace de la circulation, un *prolongement* des caractères de régularité et de proportionnalité a priori qui sont le propre de la division manufacturière du travail. Ou encore, ce qui est une autre façon de dire la même chose, une *internalisation*, au sein de chaque unité de production, de la résolution de la contradiction social/privé.

Au stade actuel du raisonnement, nous avons relevé ce que devrait être une caractéristique décisive d'une telle variante : en ce qui concerne le salariat, cela ne peut signifier qu'une autonomisation du revenu — et de sa dépense — par rapport à la vente individuelle de la force de travail. Des formes structurelles caractéristiques de la régulation monopoliste seront donc : la *contractualisation collective du salariat*, la généralisation de formes « longues » et faiblement variables de détermination de la norme salariale (mensualisation, conventions collectives, « contrats de progrès »), l'élargissement du *salaires indirect* perçu indépendamment de la participation à la production, voire l'engagement des dépenses individuelles en fonction du *salaires attendu* dans l'avenir (crédit à la consommation pour l'équipement des ménages) : logement, automobiles...).

Ce qui est déterminant dans la mise en œuvre de ces formes structurelles, c'est le changement de la place des produits de l'industrie capitaliste dans la norme de consommation ouvrière. Ce changement renvoie à un changement dans le mode d'accumulation. On ne peut en effet se lancer dans la production de masse si les « doubles sauts périlleux » restent aussi risqués, si la circulation ne s'appuie pas sur une

14. On pourrait évidemment imaginer d'autres combinaisons, définissant en tout quatre formes de régulation : force de travail validée a priori et marchandises validées a posteriori, et vice versa. Cependant, c'est la stabilité du revenu du principal groupe de consommation (les ménages salariés) qui garantit la stabilité des débouchés pour les entreprises. La régularité des deux boucles du double moulinet progresse donc de conserve.

15. Cela renvoie à ce que certains économistes libéraux appellent le « revenu permanent ».

« société de consommation ». En hommage à l'inventeur de la Ford T, on appelle « fordisme » cette transformation conjointe des normes de production et de consommation. Tout cela ne pourra être explicité que dans la prochaine section. Contentons-nous de rappeler quelques faits¹⁶.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'essentiel des dépenses ouvrières s'adressait à la petite production marchande et à la rente immobilière. De 1856 à 1936, la part des dépenses alimentaires est restée comprise entre 70 % et 60 %. En 1956, elle sera de 50 %, et en 1969 de 40 %. De 1956 à 1969, la croissance en volume de la consommation alimentaire des ouvriers de l'industrie est multipliée par 1,2, alors que la consommation non alimentaire est multipliée par 1,8. Plus concrètement, la transformation de la norme de consommation ouvrière peut être repérée dans le taux d'équipement des ménages ouvriers¹⁷. De 1954 à 1975, il passe :

- pour les automobiles : de 8 % à 73 % ;
- pour les téléviseurs : de 1 % à 87 % ;
- pour les réfrigérateurs : de 3 % à 91 % ;
- pour les machines à laver : de 8,5 % à 77 %.

Dans le même temps, la part des dépenses en logement doit presque doubler.

Tous ces biens ne s'achètent pas avec un salaire versé au jour le jour ! Plusieurs modifications structurelles viennent bouleverser les conditions de financement des dépenses des salariés.

— *Le rôle croissant du crédit* : la dette totale des ménages, qui équivalait à deux semaines de leur revenu en 1954, atteint quinze semaines en 1973 (avec un bond dans les premières années soixante). Cette « antévalidation » de la vente de la force de travail par les banques n'est possible que parce que le revenu tend à être par ailleurs garanti.

— *L'extension du salaire indirect* : sa part (relativement au salaire direct), qui était passée de 5 à 20 % de 1934 à 1937¹⁸, passe à 35 %

16. Tous les éléments qui suivent sont tirés du travail de R. BOYER pour le tome III de *Approches de l'inflation*. On y trouvera la référence aux sources. Comme celles-ci sont très variées, les dates de référence le sont aussi. On n'a pas cru devoir risquer une interpolation permettant de tout « coter » sur les mêmes dates-repères.

17. Nous montrerons que, plus précisément, les biens manufacturés dont la consommation se développe le plus vite sont ceux qui connaissent la plus intense révolution de la valeur. Mais attention ! Certains postes du budget des ménages se sont également considérablement développés (dépense de logement, de loisir, de santé) sans révolution équivalente du côté de la production, où continuent à interférer des modes de produire précapitalistes. D'où les responsabilités particulières de ces postes dans le caractère inflationniste de la croissance intensive (sur le logement, voir mon livre *Le Tribut foncier urbain*, ainsi que les travaux de D. Leborgne et J. Lafont au C. E. P. R. E. M. A. P.).

18. En France, il faut un Front populaire pour accomplir les réformes que le capitalisme éclairé (Roosevelt) accomplit aux U. S. A. et le fascisme en Allemagne.

au cours des années cinquante. Ce salaire indirect se décompose surtout, en 1970, en 43 % pour les retraites, 30 % pour les assurances sociales, 18 % pour les allocations familiales. Les allocations de chômage ne pesaient pas alors d'un grand poids ! Avec l'ouverture de la crise en 1974, la masse des transferts fait un nouveau bond : elle atteint, en 1977, 450 milliards, talonnant la masse salariale directe (650 milliards).

— Mais le salaire direct lui-même, sous le coup de la lutte revendicative, économique et politique¹⁹, de la classe ouvrière, organisée en syndicats, a subi cette *tendance à la régularisation* du revenu ouvrier. Au point de départ, la loi Le Chapelier (1791) avait posé le caractère purement atomistique, concurrentiel, du contrat salarial : « C'est aux conventions libres d'individu à fixer la journée pour chaque ouvrier. C'est ensuite à l'ouvrier à maintenir la convention qu'il a faite avec celui qui l'occupe. » Ce n'est qu'en 1891 qu'apparaissent (dans les Houillères du Nord) les conventions collectives.

Leur caractère n'est véritablement reconnu qu'en 1936 : à partir de cette date, la vente de la force de travail ne peut plus être considérée comme un contrat strictement de droit privé. Le système connaît une véritable explosion à partir de 1954 : le nombre de conventions signées est multiplié par 10 de 54 à 68, et les conventions s'étendent en compétence et en ampleur géographique (conventions nationales portant sur des groupes de branches). Enfin, après 1968, est introduit une procédure de codification de la détermination des salaires, en fonction de la hausse des prix, de la productivité, etc., et cela négocié pour une période pluri-annuelle²⁰.

Que conclure de ce rapide tableau ? A tout le moins que la sécurité des « sauts périlleux » des marchandises au sortir de la sphère de la production est liée à une certaine sécurité du saut périlleux que cons-

19. Par lutte revendicative, nous entendons ici « non révolutionnaire », c'est-à-dire lutte pour les intérêts immédiats de la classe ouvrière. Par lutte économique nous entendons lutte sur le terrain de l'entreprise, et, par lutte politique, sur le terrain de l'Etat et de la législation sociale. En général, les luttes revendicatives visant une amélioration des conditions du contrat salarial ne peuvent obtenir un résultat stabilisé que par le biais de la lutte politique. Pas seulement parce qu'alors la classe ouvrière y est plus forte. Mais aussi parce que sur ce terrain la bourgeoisie a moins besoin de résister. Toutes les mesures limitant les « empiétements » du capital sont catastrophiques pour les patrons isolés, mais peuvent être bénéfiques pour la régulation d'ensemble du capitalisme si elles ont force de loi. Marx signalait déjà que la législation sur le travail des enfants avait été annoncée comme une catastrophe, alors qu'un an après les patrons déclaraient s'en trouver fort bien. On peut en dire autant de toutes les mesures énoncées dans le présent paragraphe.

Nous reviendrons, dans les conclusions de la section III et de la première partie, sur le problème difficile du rapport entre les luttes ouvrières et la réalisation des « tendances » du capitalisme.

20. Nous reviendrons, dans la section III, sur le contenu de la contractualisation en matière salariale, lorsque nous examinerons le rapport entre la transformation des normes de production et celle de la norme de consommation ouvrière, c'est-à-dire sur le mécanisme de la plus-value relative.

titue la vente de la force de travail elle-même. Encore n'avons-nous pas évoqué un filet de sécurité qui va jouer un rôle décisif quand la crise aura quand même lieu (en 1974), pour enrayer les mécanismes cumulatifs de la crise des années trente : les obstacles législatifs à la liberté de licenciement²¹. Entre 1930 et 1932, l'emploi non agricole avait chuté (en France) de 20 %. Entre 1974 et 1976, il n'a chuté que de 3 % ! Plus précisément, la première année, la production industrielle chute de 11,2 % en 1931, de 12 % en 1975. Mais l'emploi chute de 7,5 % en 1931, de 2,4 % en 1975. La « stabilisation » monopoliste joue : en 1976, la production remonte, alors qu'elle continue à baisser de 13,6 % en 1932. Ainsi, la validation sociale de la reproduction de la force de travail se trouve progressivement découpée de la validation sociale du procès de production privé auquel cette force se voit affectée.

C'est le phénomène que Claude Meillassoux désigne joliment par « l'intégration à titre *viager* et non seulement *horaire* du travailleur dans l'économie capitaliste²² ». Suzanne de Brunhoff²³ souligne à juste titre que cette évolution soulève deux problèmes :

— *Le risque de dissocation durable du droit à un revenu minimal et du devoir de travailler : why work ?*

Nous avons vu en effet que la nécessité de la vente individuelle de la force de travail était la principale contrainte permettant d'extorquer la plus-value.

Si le revenu est garanti, plus moyen d'extraire la plus-value. C'est la raison fondamentale qui pousse les patrons, individuellement ou en corporation, à combattre avec vigueur les « empiétements » de la législation sociale dans le sens du revenu garanti : freins opposés à la mensuralisation, à l'abolition du travail au rendement, à l'extension des congés de maladie et de maternité, etc. Pourtant, leur intérêt collectif de classe est non seulement l'extension du consensus et de la « paix

21. Les excellentes chroniques de J.-P. Durnyroux dans *Le Monde* nous rappellent la grande fragilité de cette législation et le génie des capitalistes pour la tourner. Mais il faut souligner que le rejet en masse de la force de travail en dehors des usines se faisait, au XIX^e siècle et jusqu'aux années trente, sans aucun problème juridique.

Pour une comparaison entre la crise de 1930 et la crise actuelle, voir le livre de R. Boyer et J. Mistrall, *Accumulation, Inflation et Crise*, P. U. F., 1978. Nous y reviendrons à la fin de ce livre. Les chiffres donnés ici pour 74-76 sont relatifs au troisième trimestre de l'année (pour épouser la chronologie réelle).

22. *Femmes, Greniers et Capitaux* (op. cit.). Meillassoux distingue le salaire horaire, qui reproduit la capacité actuelle de travail, et le salaire indirect, qui reproduit l'existence du travailleur (cas du chômage, de la maladie) et la reproduction globale des travailleurs (jeunesse, vieillesse, famille). Si le salaire indirect n'existe pas, c'est que les deux derniers éléments de la reproduction de la force de travail sont assurés dans un autre mode de production (petite production marchande, économie domestique). Nous repérons ici que l'extension du salaire indirect va de pair avec l'extension de la production capitaliste à tous les aspects de la vie sociale. Mais il y a d'autres raisons (voir section III).

23. *Etat et Capital*, P. U. G.-Maspero, 1976.

sociale » que permet la généralisation du revenu minimal garanti, mais encore la stabilisation de la « demande sociale » qu'elle induit. La contradiction est poussée à son paroxysme en période de crise. L'extension des allocations de chômage (dont les fameux « 90 % ») est la réponse, propre à la régulation monopoliste, au problème qui, dans la régulation concurrentielle, provoque la « spirale dépressive » : plus le chômage s'accroît, plus s'accroît la demande. Mais il se trouvera toujours des patrons et des démagogues pour hurler au scandale de « ces tire-aux-flancs payés à ne rien faire ». Et pourtant, pour garder et faire renouveler les fameuses allocations, pour échapper à la culpabilisation en retrouvant un travail le plus vite possible, les chômeurs ne doivent pas chômer²⁴ !

— La nécessaire intervention de l'Etat.

Nous voyons ici apparaître une nouvelle fois cette forme structurelle du mode de production, que nous n'avons fait qu'évoquer à propos de la monnaie. Nous ne pourrions guère approfondir ce thème, qui à lui seul nécessiterait tout un livre²⁵.

Mais remarquons d'ores et déjà que l'accroissement du rôle de l'Etat est consubstantiel à la mise en place de la régulation monopoliste. En fait, l'Etat joue dès l'origine du capitalisme un rôle actif dans la détermination du cadre juridique et la mise en place des conditions matérielles de la reproduction de la force de travail. Dans les conditions qui sont celles du salariat, ce que le marché ne fait pas, l'Etat doit le faire : « libérer » le producteur de ses anciens liens à la terre, le contraindre à travailler plutôt que vagabonder, et ensuite le payer quand il est malade, est vieux ou fait des enfants.

En tout état de cause, on ne saurait distinguer un stade « mono-

24. S. de Brunhoff ébauche un catalogue des méthodes employées par l'Etat du capital pour faire peser, sur le bénéficiaire du « salaire indirect », la contrainte d'insécurité.

25. L'objectif de ce livre serait de démontrer d'abord que l'Etat capitaliste n'est pas une simple « infrastructure » chargée de mater et d'administrer, mais une forme structurelle impliquée dès l'origine du mode de production, comme garant des « conditions générales extérieures » de la production capitaliste. (Je m'étais pour ma part attaché à le montrer en ce qui concerne l'aménagement du territoire.) Des lors, on ne peut caractériser un « nouveau » stade du capitalisme par l'irruption de l'Etat dans la sphère économique, comme le font les théoriciens du « C. M. E. » (nous y reviendrons au chapitre II et dans la conclusion de la première partie).

C. André et J. Delorme ont engagé au C. E. P. R. E. M. A. P. un travail considérable dans cette direction. Citons :

— *Etudes des tendances significatives et des facteurs explicatifs de l'évolution des dépenses et recettes publiques françaises au cours de la période 1870-1970*, C. E. P. R. E. M. A. P., 1974.

— *L'évolution de longue période des dépenses publiques en France : une tentative d'interprétation*, C. E. P. R. E. M. A. P., 1977.

— Voir également le commentaire sur ces travaux et ceux de L. Fontvieille par B. Théret dans *Critiques de l'économie politique*, n° 3, Maspero, 1978, et le dossier « L'Etat et les Finances publiques en France », de J. Bouvier, A. Guéry, L. Fontvieille, C. André et R. Delorme, *Annales E. S. C.*, mars-avril 1978.

poliste » et un stade « monopoliste d'Etat ». Les changements dans les formes structurelles de la régulation constituent toujours un remaniement, mais un remaniement seulement, des rôles respectifs de l'entreprise, du marché et de l'Etat. Ils sont toujours présents, et le passage à la régulation monopoliste ne fait qu'opérer un déplacement entre les deux derniers.

S. de Brunhoff montre par ailleurs que ce rôle accru de l'Etat dans la gestion de la force de travail va de pair avec un rôle accru dans la gestion de la monnaie. Ce qui attire notre attention sur un problème décisif.

Avec la régulation monopoliste semblent s'effacer les « périls » du marché du travail et du marché des produits. Or ces « périls » ne tiennent pas, au fond, à l'imperfection des institutions du marché, imperfection que corrigerait le passage à une régulation monopoliste²⁶. Ils tiennent fondamentalement à l'existence de la contradiction social/privé, caractéristique de toute société marchande, et aggravée, comme nous le verrons, par la seconde coordonnée de la structure du mode capitaliste. Or cette contradiction n'est nullement effacée par les formes nouvelles de la régulation : elles ne sont que de nouvelles formes dans lesquelles celle-là peut se mouvoir. Nous pouvons déjà augurer que les « périls », chassés des deux demi-boucles du double moulinet, se trouvent reportés, par une sorte de chiasme, dans les deux autres demi-boucles : dans l'instabilité du pouvoir d'achat de la monnaie, ou plus précisément — puisqu'il s'agit de compenser l'affaiblissement d'un mécanisme de non-validation du travail privé — dans la baisse de ce pouvoir d'achat, en termes d'équivalent de travail abstrait. Avec la régulation monopoliste apparaissent les deux causes structurelles de l'inflation actuelle : la dévalorisation permanente du salaire et du cash-flow nominaux.

Cela n'est possible que si la monnaie n'a pas une valeur instantanée déterminée par ses propres conditions de production, mais représente au contraire des valeurs en procès dont la valeur réalisée devient douteuse. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de monnaie-marchandise, mais de monnaie de crédit. La dématérialisation de la monnaie, exposée au chapitre 3, apparaît donc, aux côtés de la contractualisation forcenée du salariat, parmi les présumptions théoriques de la régulation monopoliste.

26. J'emploie l'expression « imperfection du marché » dans un sens diamétralement opposé à celui des économistes marginalistes. Pour eux le marché est parfait quand il est parfaitement concurrentiel, c'est-à-dire quand il faut convoquer un commissaire-priseur chaque fois qu'il est question de vendre un paquet de bonbons. Pour moi la régulation est « parfaite » quand le paquet de bonbons est vendu à prix fixe (en fonction de son coût de production) et que les entreprises de la branche sont non seulement cartellisées, mais peuvent peser à la fois sur l'allocation de l'argent de poche aux enfants et sur la structure de leurs dépenses.

9

La reproduction économique

En fixant notre attention sur la reproduction, à travers la vente de la force de travail et l'achat des biens de subsistance (supposés marchandises capitalistes), du rapport global capitalistes/prolétaires, nous n'avons fait qu'examiner comment la seconde coordonnée du mode de production se reproduit moyennant la première, la séparation du producteur et de ses moyens de production moyennant la loi de la valeur.

Pour cela, nous avons eu recours à une série de simplifications : — nous avons supposé que les marchandises s'échangeaient à des prix proportionnels à leur valeur ;

— nous nous sommes contenté d'étudier un seul réseau des « doubles sauts périlleux » : celui dans lesquels les prolétaires rachetaient les produits nécessaires à la reproduction de leur force de travail.

C'est d'ailleurs bien ainsi que Marx, dans le livre II, introduisant les fameux chapitres sur les « schémas de reproduction », résume l'acquis du livre I :

« Dans le livre I, nous avons analysé le procès de production capitaliste à la fois comme opération isolée et comme procès de reproduction : production de plus-value et production du capital lui-même. Les changements de forme et de substance que subit le capital dans la sphère de la circulation du capital, nous les avons supposés, sans nous y arrêter. De même, nous avons supposé que le capitaliste, d'une part, vend le produit à sa valeur, d'autre part trouve dans la sphère de circulation des moyens matériels de production qui lui permettent de recommencer le procès ou de le poursuivre sans interruption. Le seul acte, dans la sphère de la circulation du capital, auquel il nous fallait nous arrêter dans ce livre, c'était l'achat et la vente de la force de travail, condition fondamentale de la production capitaliste¹. »

1. K., II, V, p. 9, introduction à la III^e section (« La reproduction et la circulation de l'ensemble du capital social »). L'acquis du livre I auquel ce passage

Nous devons compléter maintenant notre schéma. Dans la boucle supérieure tournaient des marchandises de valeur totale $C + V + PL$. Dans la boucle inférieure se métamorphosait un revenu de valeur totale V . C'est que nous avions manifestement laissé de côté, d'une part les métamorphoses de la plus-value, d'autre part les échanges de capital constant entre capitalistes.

Pour rattraper toutes les marchandises qui sortent de la production capitaliste, il faut faire intervenir les « boucles » qui sortent des entreprises sous la forme de dépenses en capital constant et de dépense de la plus-value (en argent) ; bref, il faut faire circuler les valeurs en procès dont sont propriétaires les capitalistes. C'est ce qu'explique Marx en poursuivant :

« Cependant, les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres, et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement de l'ensemble du capital social. Dans la circulation simple des marchandises, la métamorphose complète d'une marchandise est apparue comme un chaînon de la série de métamorphoses du monde des marchandises ; de même ici, la métamorphose du capital individuel apparaît comme un chaînon de la série de métamorphoses du capital social. Mais, tandis que la circulation simple des marchandises n'impliquait pas du tout nécessairement la circulation du capital — elle peut avoir lieu sur la base d'une production non capitaliste —, le cycle de l'ensemble du capital social implique, nous l'avons déjà noté, même la circulation de marchandises qui n'entrent pas dans le cycle du capital individuel, c'est-à-dire la circulation des marchandises qui ne constituent pas un capital ».

Nous avons maintenant à examiner le procès de circulation des capitaux individuels (qui est, dans sa totalité, une forme du procès de reproduction) en tant que composants de l'ensemble du capital social ».

En complétant ainsi notre schéma, nous aurons achevé de montrer comment se reproduisent les conditions économico-sociales de la seconde coordonnée du mode de production, moyennant la loi de la valeur ; mais cette fois en étudiant la reproduction du monopole de la propriété des moyens de production du côté des capitalistes. Nous disons bien : de la propriété, c'est-à-dire de la capacité de constituer

fait allusion est celui du chapitre XXIII, « Reproduction simple », qui constitue la base de notre chapitre précédent. Nous avons, quant à nous, sauté tout ce qui concerne la transformation des valeurs dans le livre I (c'est l'objet de notre section III) et tout ce qui, dans les deux premières sections du livre II, consiste en l'étude du capital social et des capitaux individuels comme « valeurs en procès » (ce qui est l'objet de notre deuxième partie). Pourquoi ? Parce que les contradictions qu'engendrent ces deux problèmes sont au cœur du problème de la régulation, et que nous lui consacrerons spécialement la deuxième partie.

2. Il s'agit au premier chef, bien entendu, de la force de travail. Mais il s'agit aussi du produit de tous les modes de production non capitalistes, « agraillés » à celui-ci par le biais de la circulation. C'est la base de la théorie de P.-P. Rey sur l'articulation des modes de production.

3. K., II, V, p. 84.

les unités de production. Il restera encore à étudier, dans la section III, l'autre aspect des rapports spécifiquement capitalistes (le rapport de possession). Enfin, c'est dans la seconde partie que nous étudierons le problème inverse : l'effet, sur la loi de la valeur, des rapports de propriété spécifiquement capitalistes.

I. Position du problème

Le problème revient donc à étudier comment est alloué et réalloué le travail social, moyennant la loi de la valeur, dans une économie où règnent les rapports de production capitalistes.

Nous avons vu que l'effet premier de ces rapports était d'opérer dans le flux des valeurs une double partition : entre C et V, entre V et PL. Or ce flux de valeurs recouvre un flux de valeurs d'usage. Ces valeurs d'usage sont les produits de procès de production, qui réalisent l'unité d'un procès de travail et d'un procès de mise en valeur du capital. Ces procès de mise en valeur sont des procès de mise en valeur de capitaux individuels, de valeurs en procès dont l'entrecroisement constitue le capital social. La loi de la valeur, à travers la circulation des capitaux et la dépense des revenus nés de leur mise en valeur, doit donc affecter le travail social selon une structure qui soit le reflet de la partition fondamentale (C/V/PL), et réallouer les produits aux classes correspondantes.

Pour étudier ce mécanisme, nous devons introduire un concept nouveau, qui prenne en compte la spécificité du mode de production capitaliste surimposée à la division sociale entre les branches : c'est le concept de section. La section est la part de la division du travail social dont les produits s'échangent contre un des éléments de la partition fondamentale du capital. Nous avons vu que ces produits devaient être prédéterminés à cela par leur forme naturelle, leur valeur d'usage : moyens de production (C), biens de subsistance (V). Quant à la plus-value, elle ne s'échange pas spécifiquement contre un type de produits⁴. Nous pouvons donc introduire deux sections, la section I (biens de production) et la section II (biens de consommation). Le concept de section ne recoupe donc ni théoriquement ni pratiquement le concept

4. Marx suggère cependant (K., II, V, p. 56) de subdiviser la section II en une sous-section II_a des « biens nécessaires » (contre lesquels s'échange V) et une sous-section II_b des « biens de luxe », contre lesquels s'échange la plus-value non accumulée. Les néo-ricardiens et marxistes algébriques (à la suite de Von Bortkiewicz) appellent parfois cette dernière « section III ». Elle ne produit pas de « marchandise fondamentale ». On voit que les normes de production qui y règnent n'interviennent pas dans la détermination du taux d'exploitation, puisque les marchandises non fondamentales n'entrent ni directement ni indirectement dans la valeur de la force de travail. Les « algébriques » ont montré qu'elles n'interviennent pas non plus dans la détermination du taux de profit.

de branche. Nous ferons souvent l'hypothèse qu'il est possible de répartir les branches entre les sections⁵ ; bien que nous sachions qu'une même branche (par exemple l'automobile) peut produire dans les deux sections.

Nous sommes maintenant équipés pour étudier le double problème de l'allocation et la réallocation. Double problème, dis-je, parce que, historiquement, il avait été traité (avant Marx, par Quesnay et les classiques) de manière unilatérale : soit en privilégiant l'aspect « répartition », au point qu'on ne savait plus comment, avec la valeur ajoutée et distribuée dans l'année ($V + PL$), racheter la masse des marchandises sorties annuellement de la production (et de valeur $C + V + PL$), soit qu'au contraire on se soit uniquement préoccupé de produire ce qu'il fallait pour les différents emplois sans se préoccuper, ou sans traiter correctement le problème de la distribution du « pouvoir de racheter ».

Dès lors, nous pouvons dire, avec A. M. Laulagnet⁶ que « les problèmes analysés par Marx dans ses schémas de la reproduction sont essentiellement :

1. Ceux qui se manifestent lorsqu'on distingue la *valeur des produits* de la *valeur produite* chaque année :

« Comment la valeur produite chaque année peut-elle acheter un produit dont la valeur est supérieure à la sienne ? »

2. Ceux de la répartition nécessaire de la valeur produite entre les deux sections en vue de la reproduction du capital social ».

Tel qu'il était historiquement posé, il est clair que le problème clé était le premier, et que le second n'était qu'une modalité de la solution du premier. C'est le problème fondamental (celui du revenu brut et du revenu net) sur lequel les grands économistes classiques, Adam Smith et David Ricardo, ont buté, revenant en arrière par rapport aux physiocrates, ce pour quoi Marx les a longuement critiqués⁷. C'est le même problème (dans sa liaison avec le second) que Lénine aborde dans ses polémiques contre les populistes :

« Comment trouver pour chaque partie du produit capitaliste, en valeur (capital constant, capital variable et plus-value) et sous sa forme

5. Et non pas « désagréger les sections en branches », ce qui serait un non-sens théorique. Tout au plus, après avoir raffiné le découpage des sous-sections, peut-on chercher à établir un tableau de correspondance. Voir sur ce point Ch. PALLIX, *Process de production et Crise du capitalisme* P. U. G.-Maspero, 1977, p. 157.

6. « Les Schémas de la reproduction du capital chez Marx », *Cahiers du C. E. P. S.*, n° 9.

7. K., II, V, chap. XIX ; T. P. L., I, chap. III, T. P. L., II chap. XVII ; etc. Comme nous l'avons expliqué au chapitre 6, le produit « net » est pour Marx le produit défectueux de ce qui est nécessaire à la reproduction simple (sa valeur est PL). Pour lui et les classiques (mais pas pour la Comptabilité nationale moderne !), le produit brut est le total du produit de la période, le total de $C + V + PL$.

matérielle (moyens de production, objets de consommation, en particulier, objets d'usage et objets de luxe), l'autre partie du produit qui la remplace sur le marché⁸.

II. Statut et enseignements du schéma de la reproduction simple

1. Le statut

Ce problème, Marx l'a pour la première fois clairement résolu dans ses « schémas de la reproduction simple », dont il a clairement fixé le statut. Outre que le revenu des capitalistes (la plus-value) est supposé totalement consommé de façon improductive, il précise :

« La question telle qu'elle se pose immédiatement est la suivante : comment le capital consommé dans la production est-il remplacé en valeur par une partie du produit annuel et comment ce processus de remplacement s'enchevêtre-t-il avec la consommation de la plus-value par le capitaliste et du salaire par l'ouvrier ? Il s'agit donc en premier lieu de la reproduction à échelle simple. En outre, nous supposons non seulement que les produits s'échangent à leur valeur, mais qu'aucune révolution de valeur ne se produit dans les composants du capital productif⁹. »

La « reproduction simple » suppose donc trois hypothèses. Il faut justifier ces trois hypothèses pour évaluer la « robustesse » des conclusions que l'on peut en attendre.

La première (pas d'accumulation) est justifiée par l'objectif poursuivi : on veut savoir comment ce qui est déjà produit se réaloue, comment ce qui est consommé a été reproduit. Ce que l'on fera après du surplus ne peut que modifier quantitativement cette répartition : le problème se résoudra par une modification (algébrique) quantitative à partir de la solution qualitativement la plus simple : ce seront les « schémas de la reproduction élargie ».

La seconde hypothèse signifie qu'aucun rapport n'interfère avec la contradiction social/privé que régit la loi de la valeur. Hypothèse assez étrange puisqu'il y en a au moins un qui est justement étudié : le rapport entre capitalistes et prolétaires. L'hypothèse consiste donc bien à étudier l'action de la loi de la valeur sur la reproduction du rapport capitaliste, abstraction faite de l'action de ce rapport sur la loi de la valeur. Autrement dit, on considérera « les capitalistes » et « les prolétaires » comme deux coéchangistes, en faisant abstraction du fait que

8. *Le Développement du capitalisme en Russie*, O. C., t. III.

9. K., II, V, p. 47.

les capitalistes sont nombreux, ou alors, quand on considérera qu'ils sont plusieurs (au moins : dans deux sections), nous ferons abstraction du fait que, ne constituant qu'une seule classe, ils veulent tous « profiter autant » de l'exploitation (ce qui sera, dans la deuxième partie, le fondement de la formation du « taux de profit moyen »). Bref, on ne s'intéressera qu'aux trois grandes quantités de valeur (C, V, PL), à leur production par les deux sections, à leur réallocation entre les deux classes, abstraction faite de leur réallocation entre capitalistes¹⁰. C'est ce que fait Marx :

« Si les prix s'écartaient de la valeur, cela ne saurait d'ailleurs influencer sur le mouvement du capital social. Après comme avant, ce seraient au total les mêmes quantités de produits qui s'échangeraient, mais les capitalistes individuels y participeraient en des proportions qui, en valeur, ne correspondraient plus à leurs avances respectives ni aux masses de plus-value que chacun, pris isolément, aurait produites. »

Venons-en à la troisième hypothèse : la stabilité des normes de production et d'échange.

Observons d'abord qu'en tout état de cause, au stade actuel de notre étude, nous sommes bien obligés de nous en tenir là, puisque les « lois » de la transformation des normes de production ne seront étudiées que dans la section III. Observons ensuite que la plupart des économistes théoriciens de la « croissance équilibrée » en ont fait autant jusqu'à une date récente : soit que la stabilité de ces normes soit une de leurs hypothèses fondamentales (néo-ricardiens et marxistes algébriques), soit qu'ils ignorent comment varient ces normes, ou comment résoudre le problème lorsque les normes varient¹¹. Tout cela constitue des excuses mais nullement une justification théorique. Voyons ce qu'en dit Marx.

« Quant aux révolutions de valeur, elles ne changent rien aux rapports entre les éléments de valeur du produit annuel total, si elles sont générales et se répartissent uniformément. Dans la mesure, par contre, où elles sont partielles et ne se répartissent pas uniformément,

10. En tout cas, quel que soit le système de prix (notamment dans le système des prix de production), la valeur des emplois du profit est égale à la plus-value. (Voir la deuxième partie.)

11. Pour les néo-classiques, la transformation des « fonctions de production » est due à un progrès technique qui tombe du ciel. Sans décaler de lois de ce progrès, ils se contentent de classifier ses effets possibles sur les fonctions de production (« neutre », *labour-saving*, *capital-saving*). Quant au problème de la croissance équilibrée avec fonctions de productions variables, il n'a été résolu que dans des cas simples, malgré une grande sophistication mathématique atteinte dans les années soixante.

Pour un panorama synthétique de ces théories, voir par exemple L. STOLÉRU, *L'équilibre et la Croissance économique*, Dunod. Pour un échantillon des voies d'approches les plus récentes, voir les actes du Colloque de Luminy, *Systèmes dynamiques et modèles économiques*, Editions du C.N.R.S., 1977. Pour une critique de ces conceptions du progrès technique, voir le livre cité de A. D. MACAULAY.

elles représentent des perturbations qui ne peuvent se comprendre que si on les considère premièrement comme des dérogations à des rapports de valeur constants ; mais, deuxièmement, une fois démontrée la loi en vertu de laquelle une fraction de valeur du produit annuel remplace du capital constant et l'autre du capital variable, une révolution, qu'elle se produise dans la valeur du capital constant ou du capital variable, ne changerait rien à cette loi. Elle ne modifierait que la grandeur relative des fractions de valeur qui remplissent une de ces deux fonctions puisque d'autres valeurs auraient pris la place des valeurs primitives. »

Là encore, l'hypothèse est justifiée par l'objectif visé : montrer comment (qualitativement) un rapport est reproduit à travers l'autre. Dès lors, si toutes les mesures de valeurs varient de la même façon, les rapports entre les travaux alloués aux deux sections, et les parts de valeurs échues aux deux classes, ne se modifient pas. La question qui se pose, c'est donc celle de variations non proportionnées des normes de production et d'échange. Marx emploie le mot *perturbation*, et dit 1) que ces perturbations sont des *dérogations* à la stabilité des normes ; 2) que ces perturbations ne modifient pas la loi qualitative obtenue qui décrit l'effet de la loi de la valeur sur le rapport capitaliste. Autrement dit, Marx adopte un point de vue différentiel : il considère la reproduction à norme constante, et en déduit (par des méthodes algébriques) une loi (qu'il énonce, et que nous allons expliciter) ; ensuite, il montre que ces perturbations ne sauraient modifier la loi dans son allure générale, qualitative, tout en indiquant le sens des effets des perturbations. C'est là une méthode typiquement scientifique, que fondent aujourd'hui plusieurs branches des mathématiques, et qui permet de résoudre de très nombreux problèmes. Mais cette méthode admet des limites qui définissent un « domaine de validité » : les perturbations doivent demeurer très petites, « infinitésimales », sinon l'accumulation des divergences peut produire une catastrophe. Or nous verrons que c'est notamment ainsi que Marx abordera le problème des crises^{* 12}.

* 12. Nous verrons même qu'il les aborde en ces termes, qui sont de ceux auxquels recourt fréquemment la géométrie différentielle. Nous abordons ici une métaphore qui jouera un rôle fondamental dans la seconde partie : celle de la variété riemannienne et de son approximation linéaire locale, ou, plus simplement, de la surface et de son plan tangent. Si on compare l'enchevêtrement des capitaux individuels à une étoffe tissée dont ceux-ci constituent la trame et dont la chaîne est constituée par l'espace de valeurs instantanées à différents moments, on peut en première approximation assimiler localement la surface de ce tissu à son plan tangent. La variation des normes se traduit par des plis et des fronces du tissu. La courbure des plis ne modifie pas les rapports de valeur, la torsion oui. Assimiler la surface à son plan tangent provoque des distorsions qui deviennent manifestes quand on en arrive au contour apparent de la projection de la surface sur le plan, ce que depuis les travaux de R. Thom on appelle la courbe des « catastrophes ». Mais, dans un certain domaine de validité, les relations déduites de raisonnements dans le plan tangent présentent des propriétés de « stabilité structurelle » quand on introduit le gauchissement de la surface.

C'est d'ailleurs pour cela que les perturbations constituent des « dérogations » à la loi. La loi de la valeur résout en effet la contradiction du travail social qui se présente comme somme de travaux privés ; et elle la résout en fixant des normes de production et d'échange. Si, par « dérogation », ces normes ne sont plus respectées, le problème de la résolution de la contradiction est ouvert : la lutte prend le pas sur l'unité entre les deux aspects, la « socialisation » des travaux privés n'est plus garantie. Nous retrouvons les problèmes du « double saut périlleux ».

Finalement, le statut du schéma de la reproduction simple apparaît rigoureusement identique à celui du « double moulinet », mais, au lieu de ne traiter que de la reproduction du rapport social qu'est le salariat (ce que nous avons appelé dans le chapitre précédent « reproduction sociale »), il intègre la totalité des conditions économiques de la reproduction de ce rapport (c'est pourquoi nous avons intitulé ce chapitre : « la reproduction économique »). Il le fait en intégrant les « doubles sauts périlleux » de « C » et « PL ». Ainsi est complètement éclairci le problème évoqué au début : comment se reproduit le second rapport que nous avons posé, à partir de la loi qui régit le premier. En ce sens, ce schéma constitue une « abstraction » au sens marxiste du terme¹³.

2. Les enseignements

Le schéma lui-même est assez connu. On considère une « période » de production¹⁴. La valeur ajoutée au cours de la période dans chacune des sections (c'est-à-dire le travail social alloué à chaque section) est : $V_1 + PL_1$ dans la première, $V_2 + PL_2$ dans la seconde.

La valeur des produits sortant de la production dans chaque section est, à l'issue de la même période :

$$C_1 + V_1 + PL_1 \text{ et } C_2 + V_2 + PL_2.$$

Les hypothèses de la reproduction simple sont :

— que les capitalistes réalisent toute la production à sa valeur ; c'est l'hypothèse de la « pleine réalisation »¹⁵ ;

13. « La reproduction simple apparaît ainsi comme une abstraction » (K., II, V, p. 49). Rappelons que Marx appelle abstraction l'objet de pensée construit à partir d'un seul ou d'un nombre limité des concepts au moyen desquels est reproduite dans la pensée la réalité concrète (cf. l'introduction de cette partie). Ce n'est pas un « morceau extrait du concret », même si Marx indique que la reproduction simple est aussi une partie de la reproduction élargie.

14. Signalons ici une nouvelle hypothèse (ou abstraction) : la non-prise en compte de la diversité des cycles de rotation, qui sont en plus tous supposés synchrones. Nous y reviendrons dans la deuxième partie.

15. Dans la deuxième partie, quand nous introduirons l'asynchronisme des cycles, nous verrons que de plus le capital doit toujours pour une part figurer sous la forme argent.

— qu'ils rachètent le capital constant consommé (à la même valeur) ;
— qu'ils réembauchent le même nombre d'ouvriers (pour la même valeur) ;
— et qu'ils dépensent comme revenu le reste, c'est-à-dire la plus-value, en biens de consommation.

Insistons sur la signification précise de ces hypothèses, qui ne sont pas de même nature que celles analysées plus haut (lesquelles fixent le « statut » du schéma dans l'œuvre de Marx... et dans le présent chapitre).

L'hypothèse de « pleine réalisation » fixe la condition dans lesquelles on peut parler de « schéma ». Ce n'est pas une « condition d'équilibre » que nous recherchons (ou alors elle est loin d'être suffisante). Cette hypothèse signifie simplement que les valeurs dont nous parlons sont des valeurs réalisées, socialement validées, et pas seulement incorporées. On ne parle pas du travail gaspillé, dont ni le produit ni a fortiori les revenus de sa vente ne rentrent dans la circulation.

Les trois hypothèses suivantes explicitent le caractère de « reproduction simple » en disant comment les capitalistes continuent la production, et non pas en disant « ce qu'ils font de leur argent ». Car la condition de la transformation du produit de la période en argent c'est la « décision » des capitalistes de poursuivre la production capitaliste, c'est-à-dire tout simplement la reproduction de la société en acte. C'est seulement cette « volonté » de réallocation qui valide socialement du travail social de la période initiale.

Conception qui peut sembler étrange. Que signifie cette « volonté » ? Disons simplement que, par des mécanismes coercitifs que nous laissons provisoirement de côté, chaque capitaliste se conforme à la loi immanente selon laquelle chaque chose persévère en son être. Oui, mais comment ? Comment acheter alors qu'on n'a pas encore vendu ? Répondons ici que le cas est déjà prévu : c'est le fonctionnement de l'argent comme moyen de paiement. Mais, si la circulation est fondée sur le crédit, il n'y a pas de limite ? Précisons alors que les schémas supposent (nouvelle hypothèse implicite !) que les achats des capitalistes sont a priori strictement limités par ce qu'ils escomptent de leurs ventes¹⁶.

Et maintenant circulons.

16. Toute cette discussion élimine les stériles chamailleries sur le problème auquel R. Luxemburg accorde une importance démesurée et qui surgit nécessairement si on lit les schémas dans les termes « on vend d'abord, on achète ensuite » : d'où viennent les moyens de circulation ? Le fond du problème, c'est : d'où vient la validation sociale. D'ailleurs, dès que l'on aborde la reproduction élargie, il devient évident que la valeur réalisée dépend des décisions d'accumuler.

Sur ce point, je suis profondément d'accord avec la thèse de B. Billaudot selon laquelle l'écriture de schéma suppose non la réalisation (qui n'est qu'une conséquence), mais la « volonté de continuer la production ».

La valeur réalisée dans la section I est donc égale à la somme des valeurs de capital constant consommé dans les deux sections :

$$(A) \quad C_1 + V_1 + PL_1 = C_1 + C_2$$

et la valeur réalisée dans la section II est égale aux revenus des deux classes (on peut améliorer le schéma en distinguant les deux classes et les deux sous-sections)

$$(B) \quad C_2 + V_2 + PL_2 = V_1 + V_2 + PL_1 + PL_2$$

Les équations (A) et (B) impliquent toutes deux la même conclusion (en retranchant les termes égaux dans les deux membres de chaque équation) :

$$(C) \quad C_2 = V_1 + PL_1$$

Si l'on avait distingué les deux sous-sections, IIa « biens nécessaires » et IIb « biens de luxe », on aurait pu préciser que, par ailleurs :

$$(C'a) \quad V_1 + V_2 = C_{2a} + V_{2a} + PL_{2a}$$

$$(C'b) \quad PL_1 + PL_2 = C_{2b} + V_{2b} + C_{2b}$$

Et, si en plus on avait distingué les différentes branches, si on les avait regroupées par sections et sous-sections, on aurait pu déduire la répartition du produit annuel (et donc du travail social) entre les différentes branches en fonction de la matrice socio-technique * 17.

Passons sur ces détails, et revenons à la loi que Marx a mis à jour : $C_2 = V_1 + PL_1$, c'est-à-dire : « La valeur ajoutée annuelle de la section productrice des moyens de production, donc la part du travail social qui doit lui être affectée, doit être égale à la valeur de la consommation annuelle en moyens de production par la section productrice des biens de consommation. »

En tant que relation quantitative, cela peut sembler une banalité. Observons d'abord que, couplée avec la donnée de la composition organique du capital (provisoirement : rapport entre c et v) dans les deux sections, cette relation fournit aussi la réponse au second problème de A.-M. Laulagnet, celui de l'allocation du travail social, puisqu'on y trouve définie la répartition du travail, mort ou vivant, entre les deux sections¹⁸. A la suite de Michel Aglietta, nous appelons *structure macroéconomique*

* 17. Reprenons la matrice socio-technique définie antérieurement et supposons que les branches soient réparties entre les sections, les k dernières branches produisant les biens « non fondamentaux » de la sous-section II b.

Appelons « projecteur fondamental » la matrice P dont tous les éléments sont nuls sauf les $n - k$ premiers éléments de la diagonale, égaux à 1.

Les vecteurs de production réalisables appartiennent au noyau de $P - M$: $y(P - M) = 0$.

En explicitant, on retrouve les relations C, C', C'', C''' , et bien d'autres...
18. C'est d'ailleurs, du point de vue pratique — celui des planificateurs — l'intérêt fondamental de la théorie de la valeur et des schémas de reproduction. A

cette répartition. La relation définit alors la structure macroéconomique de la reproduction simple.

D'un point de vue qualitatif, le passage de la reproduction sociale à la reproduction économique nous permet d'affiner nos conclusions du chapitre précédent.

Tout d'abord, nous retrouvons l'effet stroboscopique¹⁹ déjà évoqué par la notion de « moulinet ». Au lieu de dire que la valeur du produit de l'année, dans les deux sections, est $C + V + PL$, on peut aussi bien dire que chaque année une section produit tout C et une autre tout $V + PL$.

De même que la reproduction sociale reproduisait l'un à côté de l'autre le capitaliste et le prolétaire, la reproduction économique reproduit, les uns à côté des autres, moyens de production et moyens de reconstituer la force de travail (et de dilapider la plus-value).

Mais cet effet est particulièrement important en ce qu'il substitue à l'« illusion » du procès « diachronique du capital individuel (A-P... M-A)', tout comme à l'illusion du cycle diachronique de la matière travaillée (« matière première », « produit fini »), la *carte synchrone* de la division du travail dans la société fonctionnant *comme une force unique*, reproduisant simultanément tous les éléments de tous les produits à tous leurs stades d'élaboration, effaçant la distinction entre division sociale et manufacturière du travail. C'est l'espace synchrone fictif des matrices de production, des tableaux d'échanges interindustriels, etc. Comme le résume Ch. Bettelheim (dans son introduction au texte d'A.-M. Laulagnet) : « La production est analysée, ici, dans sa "totalité" et non dans son "mouvement". C'est pourquoi la *succession* des "moments" du procès d'ensemble de la production capitaliste est mise de côté. Comme le dit Étienne Balibar, avec les schémas on s'installe dans une contemporanéité fictive de tous les mouvements... dans un *espace-plan fictif* où tous

la suite des travaux de Léontieff, la « comptabilité en temps de travail » sert essentiellement à déterminer la carte de l'emploi.

Pour une présentation historique et méthodologique de ce genre de travaux, avec des résultats calculés pour la France, lire l'excellente synthèse de J. FRAESSINET, M. HOLLARD et G. ROMIER, « Les Comptabilités sociales en temps de travail », *Economie et Statistiques*, n° 93, octobre 1977.

La structure du travail synchroniquement requis, par unité de valeur de la production (en prix courants), est donnée pour chaque branche, décomposée en travail mort et vivant, par sexe, statut et qualification.

La distorsion « valeur/prix » y apparaît clairement ; elle est conforme (qualitativement) à la théorie des prix de production et de l'articulation des modes de production. Un ménage moyen ouvrier (qui compte 1,6 travailleur) apparaît consommer annuellement 0,52 année de travail productif marchand (ce qui surstime le taux d'exploitation, car ce ménage reçoit de plus des services « improductifs »).

19. Un effet « stroboscopique » est un effet d'optique qui transforme un mouvement circulaire en une structure géométrique fixe. Par exemple, si on regarde tourner une roue, et si l'on cligne de l'œil à un certain rythme dépendant de la vitesse de rotation, les rayons de la roue apparaissent immobiles.

20. « Illusion » doit s'entendre ici rigoureusement comme au chapitre précédent. Tout aussi illusoire serait de nier qu'il y a processus temporel de mise en valeur.

les mouvements sont supprimés, où tous les moments du procès de production apparaissent *projetés* côte à côte avec leurs relations de dépendance. »

Remarquons que ce résultat nous retire une fameuse épine du pied. Car l'espace-plan fictif dont il s'agit n'est rien d'autre que la carte de la division du travail qui sert à mesurer les valeurs instantanées. Nous avons signalé (chapitre 5) la difficulté qu'il y avait à « ajouter » de la valeur ($V + PL$) à un capital constant dont la valeur (C) avait été « incorporée avant » à des moyens de production. Cela ne cadrait pas (sauf à *fétichiser* la valeur, à en faire une substance indépendante) avec la définition globale, sociale et instantanée de la valeur, donnée au chapitre 1. Cette difficulté est maintenant levée, puisque la valeur « conservée », « ressuscitée des morts », « transférée » du capital constant au produit, est maintenant remplacée par une valeur *égale*, produite au même instant, par d'autres producteurs, *dans un autre compartiment* de la division du travail. Dès lors, il n'y a plus aucun problème à mesurer la valeur du capital constant (travail antérieurement incorporé) dans le même espace instantané de mesure de la valeur, que la valeur ajoutée. La reproduction simple (et, plus généralement, la reproduction à normes constantes) justifie, valide, le fétichisme qui permet à la valeur de s'automatiser, se stocker, se transmettre, etc.

A partir de ce moment, et selon la même tendance que précédemment à oublier un aspect quand on a montré ce qui l'identifie à un autre (en oubliant ce qui le contredit), la tentation est forte de considérer que les « valeurs en procès » des capitaux individuels ne sont que des illusions, qu'en réalité le « capital constant » ne fait que désigner la valeur produite au même moment par d'autres travailleurs, etc. Nous revenons tout spécialement sur ce problème dans la deuxième partie. Mais nous pouvons tout de suite répondre en reprenant les arguments contre la « misère de la reproduction ».

Les schémas de la reproduction supposent (c'est l'hypothèse implicite numéro zéro) que la loi de la valeur a fonctionné, que les productions privées sont validées comme parts du travail social. Dès lors, il n'est pas étonnant que les schémas se présentent comme une carte du travail social, oubliant l'investissement, l'initiative capitaliste, les risques, l'exploitation des prolétaires, pour ne plus montrer qu'un dosage de l'allocation du travail. Comme le remarque Ch. Bettelheim : « dans les schémas les rapports de production ne sont présents que par leurs effets²¹ », et par conséquent, en tant que relation quantitative, ces schémas ignorent le caractère marchand et capitaliste de l'économie réelle où se définissent les formes spécifiques des producteurs dont ils mesurent les relations.

21. Introduction au texte d'A.-M. LAULAGNET. Plus précisément : « Si les schémas n'expriment pas le procès de la production sociale dans le déploiement de ses différents moments, c'est qu'ils ne nous montrent que les *résultats* de la reproduction des conditions matérielles et sociales de la production. C'est donc la *forme* de ces conditions, visibles dans leurs résultats, que les schémas mettent à jour. Il en est ainsi parce que résultats et conditions sont identiques : les résultats ne font que *reproduire* les conditions elles-mêmes. »

tions. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'ils effacent les « procès » (de production, de circulation) et fassent apparaître ceux-ci comme des « illusions ».

III. Le problème général de la reproduction

Le lecteur aura peut-être été frappé par un détail : les deux équations qui expriment, pour chacune des sections, à la fois la pleine réalisation de la production (à gauche du signe « égal ») et la composition de la demande (à droite du signe « égal ») impliquent la même équation de répartition du travail social. Que deux équations se réduisent à une seule implique qu'il y a une « hypothèse » de trop : l'une d'elles se déduit des autres. Faudrait-il par exemple ne conserver que pour une section la double hypothèse de pleine réalisation et de prédétermination de la réallocation du produit, et considérer par exemple la pleine réalisation dans l'autre section comme conséquence du respect de la loi de la reproduction simple $C_2 = V_1 + PL_1$?

Cette conception, qui n'est pas sans rappeler la « loi de Walras » des théoriciens marginalistes de l'équilibre général, suppose des enchaînements logiques tout à fait artificiels. Ce que nous montront en réalité les schémas (celui de la reproduction simple comme ceux de la reproduction élargie), c'est, encore une fois, la liaison intime entre loi de la valeur (c'est-à-dire détermination, à travers l'échange, du travail nécessaire et socialement validé) et reproduction des conditions matérielles du rapport d'exploitation.

Avec les schémas de la reproduction (simple ou élargie) se parachève l'illusion de l'invalidité (ou de la *prédétermination*, ce qui revient au même) de la circulation. Il en est ainsi parce que justement les schémas servent à montrer comment les travaux privés organisés par les capitalistes individuels constituent le travail social : en nous montrant le résultat (le travail social dans sa carte synchronique), les schémas *supposent résolus le problème* que résout la forme valeur : le saut périlleux du privé au social.

Mais du moins les schémas dissolvent effectivement (et c'est leur principal mérite) l'illusion de l'autonomie de l'offre et de la demande qui se confronteraient sur le marché. Ils nous montrent l'offre et la demande globales comme les deux facettes de la césure qu'opère la circulation, mais prédéterminés dans leur emboîtement par la structure préexistante de la reproduction. Ils nous montrent que la validité sociale des diffé-

22. L'impression de causalité temporelle induite par l'usage du préfixe « pré- » est bien gênante. On pourrait dire que la reproduction, l'existence d'un régime d'accumulation, est « suspendue », « régné » au-dessus des actes de productions individuels. C'est justement en s'appuyant sur l'étude de la reproduction que les althusseriens ont produit leur concept unilatéral de « causalité structurale » (croisé de la « causalité immanente » de Spinoza et de la « causalité métonymique » de Lacan).

rents travaux engagés dans la division sociale du travail forme un tout, et par conséquent que la validation sociale du produit annuel d'une section (et donc des branches qui y contribuent) est la condition de la validation du produit de l'autre section (et des autres branches). Autrement dit, valider un produit de valeur $C + V + PL$, c'est valider l'emploi du capital constant de valeur C (et la production correspondante des branches de la section I) ainsi que l'emploi des travailleurs de revenus V (et par conséquent le renouvellement d'une demande équivalente dans la section II). Et en particulier le moindre des mérites historiques des schémas n'est pas d'avoir montré que *dans le flux des dépenses annuelles se valide aussi le capital constant, produit du travail d'une période antérieure*.

Mais l'essentiel est de bien saisir que l'existence d'un revenu (pouvoir d'achat) n'est pas plus la cause de la réalisation des marchandises que la vente des marchandises n'est la cause du revenu dépensé. Que ce revenu soit dépensé en biens de consommation (ce qui est nécessairement le cas de la quasi-totalité du salaire, et d'une partie de la plus-value), ou que la plus-value soit *accumulée*, transformée en capital par l'achat de forces de travail supplémentaires et des moyens de production correspondants, dans tous les cas c'est le *régime d'accumulation en vigueur*, simple ou élargi, qui prédétermine et la validation des produits et la réallocation de l'argent.

Qu'entendons-nous par *régime d'accumulation* ? Un mode de réallocation systématique des produits, auquel correspond une structure d'allocation du travail social, décrit par un schéma de reproduction relativement stable dans le temps. Nous verrons que, un tel régime étant établi, des « forces coercitives » s'appliquent aux différents capitalistes privés pour qu'ils s'y conforment. Comment décrire un tel régime ? Il faut rappeler que la construction de tout schéma de reproduction, simple ou élargi, implique la réponse à deux questions : allocation du travail social, réallocation du produit entre les classes. L'allocation du travail social est validée par une « demande », mais cette demande est déterminée par le flux des capitaux et des revenus. Plus précisément :

— La production validée d'une période est fonction de la demande (en valeur et dans telle ou telle forme naturelle) pour la période qui s'ouvre lors de la mise en vente des produits. Cette demande comprend : la consommation des prolétaires dans la nouvelle période (y compris les « nouveaux embauchés »), celle des capitalistes, leurs investissements bruts (renouvellement plus élargissement de leurs moyens de production). Le premier et le troisième de ces termes sont liés par la structure des opérations productives dans la *nouvelle* période.

— La « demande » est elle-même déterminée par la répartition des valeurs qui échoient aux différentes classes et fractions de classe : elle est fonction de la valeur totale réalisée *dans la période écoulée*, du taux d'exploitation et de la structure des opérations productives dans la période écoulée, du système des prix qui redistribuent la valeur par intermédiaire d'autres rapports sociaux.

Il faut encore préciser la structure (par « formes naturelles », valeurs d'usage) de la dépense de ces valeurs. Pour les prolétaires, elle est fixée par leur norme de consommation (dans la nouvelle période I). Pour les capitalistes, il faut préciser la part de plus-value qu'ils accumulent (*taux d'accumulation*), et s'ils accumulent dans leur propre branche la plus-value qu'ils ne consomment pas, ou (pourquoi pas ?) s'ils la transfèrent dans une autre. Synthétiquement, nous appellerons *structure d'accumulation* la donnée du taux et du lieu (de la section) de l'accumulation pour les capitalistes des différentes sections.

Nous pouvons symboliser le problème par un système d'équations « vaguement » écrites, où Y représente la production validée de la période écoulée (c'est le tableau des valeurs produites et réalisées des différents biens), et F et G des fonctions de tout ce dont on vient de parler. On a :

$$\begin{cases} Y = F(\text{demande}) = F(\text{consommation} + \text{accumulation}) \\ \text{Demande} = G(Y, \text{exploitation, système des prix, structure d'accumulation}). \end{cases}$$

Remarquons que, sous cette forme, F dépend implicitement du système de valeurs et des opérations productives représentatives pour la période à venir, et G de ces normes pour la période écoulée.

La résolution de ce système permet de déterminer Y et, par là, l'allocation du travail social dans les différentes sections (ou branches si on a réparti les branches en sections), quand la loi de la valeur a fonctionné, c'est-à-dire quand est validé socialement ce qui est produit de façon privée. On a quelque chose du genre :

$$Y = H(\text{exploitation, système des prix, accumulation, structure de la consommation et des processus productifs}).$$

1. Le schéma de la reproduction simple

Il correspond à la donnée d'une structure d'accumulation très simple : elle est de taux nul. Chaque capitaliste rachète ce qu'il a consommé productivement et consomme improproductivement ses bénéfices. Ce schéma est indépendant du système des prix. Quant au taux d'exploitation, il n'intervient que lorsque l'on distingue dans la production les deux sous-sections de la section II²³.

2. Les schémas de reproduction élargie

Ils sont infiniment nombreux. Marx, Rosa Luxemburg, Lénine et de nombreux marxistes en ont construit des variantes selon ce qu'ils voulaient souligner. Les plus simples supposent :

23. Le taux d'exploitation n'apparaît pas dans le schéma très réduit de Marx ($C_2 = V_1 + PL_1$) parce que pour lui ce schéma ne sert qu'à régler le problème du capital constant.

- que les normes de productions ne changent pas ;
- que le système des prix relatifs est le système des valeurs ;
- que l'accumulation est la même pour tous les capitalistes dans chaque section (une part α de la plus-value) et que les capitalistes l'investissent dans leur propre branche (en respectant la composition organique $q' = \frac{c}{c+v}$ en vigueur, supposée homogène dans la section — q' est ici une expression plus commode) ;
- qu'on ne s'intéresse pas au contenu (par branche) de chacune des sections.

On a alors une nouvelle relation très simple :

$$(C') \quad V_1 + pL_1 = C_2 + \alpha_1 q'_1 pL_1 + \alpha_2 q'_2 pL_2.$$

A.-M. Laulagnet a étudié les schémas de cette classe, ainsi que ceux, assez semblables, où on lève l'hypothèse d'autofinancement de chaque section, et où l'on impose globalement le taux d'affectation de la plus-value globale à l'accumulation de chaque section. On obtient une autre loi du même genre. Dans les deux cas, les taux de croissance sont déterminés : la croissance est exponentielle. Ces schémas sont appelés *schémas récurrents linéaires*.

3. L'auto-accumulation intégrale

L'appelle ainsi un schéma récurrent linéaire particulièrement important, caractérisé par :

- un système des prix dit « prix de production », tel que le rapport du profit au prix du capital avancé (et, s'il n'y a pas de capital fixe, consommé) soit le même dans toutes les branches. La formation de ce système de prix est l'effet du rapport capitaliste sur la loi de la valeur : c'est la prise en compte du fait que les marchandises échangées sont des capitaux-marchandises. Nous l'étudierons dans la deuxième partie ;
- une structure d'accumulation telle que chaque capitaliste réengage intégralement la plus-value dans sa propre branche.

La particularité de ce schéma est donc qu'il exprime totalement les rapports jusqu'ici introduits, et eux seuls : il prolonge dans l'accumulation l'unité entre procès de travail et procès de valorisation, il réduit le capitaliste à un rôle de fonctionnaire de la mise en valeur et de l'accumulation capitaliste, il rémunère véritablement les capitaux en tant que capitaux et non en tant qu'unités de production marchande ; en revanche, il fait abstraction de la révolution des forces productives. Nous pouvons donc dire que c'est le *schéma tendanciel de référence*.

On montre qu'alors la structure macroéconomique est bien définie :

c'est celle qui assure la croissance proportionnée exponentielle la plus rapide de toutes les branches *24.

4. Les schémas de reproduction intensifs

Intensif signifie que les normes de production varient (du fait de la hausse de la productivité). On montre qu'alors il faut que les normes de consommation varient dans certaines limites. Ce problème sera au cœur de notre section III.

*24. Ces résultats sont faciles à établir s'il n'y a pas de capital fixe. Nous pouvons dans ce cas expliciter complètement les fonctions F et G , donc H , dans le formalisme déjà esquissé.

La fonction F s'écrit :

$$y_{(t)} = y_{(t+1)} M.$$

En effet, ce qui est demandé à la fin d'une période de production, c'est seulement les biens de production et les biens de consommation ouvrière nécessaires pour la période suivante, et ceux-ci se déduisent de la production de la période suivante. D'autre part, ces biens demandés pour la nouvelle période sont achetés avec le « chiffre d'affaires » de la période achevée. Le système de prix étant connu (p), le prix de revient ($C + V$) unitaire du bien i est $(Mp)_i$. En écrivant l'égalité des ventes et des achats, on voit que l'équation G s'écrit sous la forme de n équations, branche par branche :

$$p_i y_{(t)} = y_{(t+1)} (Mp)_i$$

et l'équation p_i s'écrit donc sous la forme de n équations :

$$p_i y_{(t+1)} M_i = (Mp)_i y_{(t+1)}$$

On montrera (deuxième partie) que le système des prix de production, tel par définition que :

$$p = (1+r)Mp.$$

est le vecteur propre correspondant à la valeur propre dominante $\frac{1}{1+r}$ de M .

H s'écrit alors :

$$p_i (y_{(t+1)} M)_i = \frac{1}{1+r} p_i y_{(t+1)}$$

Donc :

$$y_{(t+1)} M = \frac{1}{1+r} y_{(t+1)}$$

Donc y est, en $t+1$, donc en t , le vecteur propre à gauche de la matrice M , et d'une période à l'autre il se « dilate » au taux r .

On montre facilement que dans ce cas r est le rapport de la somme des plus-values et de la somme des valeurs des capitaux avancés, c'est-à-dire le taux de sur-plus. Ce schéma peut donc combler d'aise les marxistes algébristes : Morishima l'appelle « schéma de Marx-Von Neumann ».

IV. A nouveau, misère de la reproduction

Les schémas de reproduction déterminent donc l'allocation du travail social, c'est-à-dire engagé de façon privée et validée. Le régime d'accumulation étant défini, l'offre et la demande, de part et d'autre du signe « égal » des schémas, apparaissent comme a priori emboîtés, codéterminés par le régime d'accumulation. Ils sont l'envers et l'endroit d'une même réalité, et seul l'arbitraire de la coupure de la circulation à un instant donné fait apparaître, à gauche comme « offre » et à droite comme « demande », ce qui est formes successives de la métamorphose des valeurs en procès tissant le travail social²⁵. C'est la grandeur des schémas de reproduction de l'avoir montré.

Mais les schémas n'impliquent nullement la validation effective, quand bien même serait respectée la structure macroéconomique qu'ils reflètent. Car aucun agent, aucune unité de production privée n'est directement contraint a priori de respecter les rapports de proportionnalité qu'ils imposent.

Entre les deux lèvres de la césure qu'institue la circulation (le signe = des équations), si symétriques soient-elles, c'est bien un saut périlleux qu'accomplissent, pour leur propre compte, chacune des marchandises, qui sont ici précisément des capitaux-marchandises. Dès le chapitre 3, nous avons énuméré les causes qui contrecarrent la réussite des sauts. Marx, en fixant les hypothèses de la reproduction simple, en rappelait l'impossibilité structurelle, due à la permanente révolutionnarisation du système des valeurs. Comme il l'indique lui-même, cette révolutionnarisation n'empêche pas qu'ex post les schémas de la reproduction (simple ou élargie) sont toujours respectés. Mais elle empêche que le respect instantané des rapports qu'ils indiquent garantisse l'équivalence individuelle des échanges : ce qui a demandé tant d'heures de travail ne s'échangera pas, en définitive, contre un droit au même nombre d'heures de travail social.

Est donc posé à nouveau le problème de la régulation marchande, avec à nouveau ses deux variantes : concurrentielle et monopoliste. On devine ici à nouveau quelle forme structurelle risque de se développer à mesure que s'alourdit la part du capital constant dans la valeur du produit. Le contrôle du rythme (selon le temps θ) de dévalorisation du capital fixe, la centralisation du cash-flow maximal, la lutte pour la régularité des approvisionnements et la maîtrise des normes de l'échange en amont comme en aval : on reconnaît l'apanage de la grande entreprise monopoliste liée à un groupe financier. Mais la validation sociale forcée

25. Comme le suggère la thèse de B. Guibert, offre et demande apparaissent comme les faces d'un ruban de Möbius, ce ruban à un seul bord : localement il y a bien une face supérieure et une face inférieure, globalement il n'y a qu'une seule face. On peut également penser aux mots d'un dictionnaire, qui interviennent tantôt en entrée, tantôt en définition.

du capital constant que peut imposer une telle forme structurelle n'abolit pas la contradiction fondamentale qui se meut dans les formes variées de la régulation marchande. Plus tend à être garantie la réalisation monétaire de C, plus risque de se dévaloriser, par un chiasme analogue à celui du chapitre précédent, le pouvoir d'achat des amortissements en biens de la section I.

Mais, pour expliciter cela, il nous faut maintenant étudier le moteur de la révolutionnarisation des normes de production et d'échange : l'accumulation capitaliste elle-même. C'est l'objet de la section III.